

# YONNE 40/44 mémoire

N° 32 / novembre 2014 - 4€ / ISSN1620-1299

## SOMMAIRE

### HOMMAGE

JACQUES DIREZ, « DAN » DANS LA RÉSISTANCE, FONDATEUR ET PREMIER PRÉSIDENT DE L'ARORY, EST DÉCÉDÉ

Par CLAUDE DELASSELE / page 2

### LE DOSSIER

LE DRAME DU 13 JUILLET 1944 À MÂLAY-LE-GRAND

Par DIDIER PERRUGOT / page 3

1944 / 70<sup>E</sup> ANNIVERSAIRE / 2014

IL Y A 70 ANS, LES MAQUISARDS DE L'YONNE COMBATTAIENT DANS LES VOSGES ET LIBÉRAIENT L'ALSACE

Par JOËL DROGLAND / page 10

### LIVRES

UNE LÉGENDE DU MAQUIS. GEORGES GUINGOUIN, DU MYTHE À L'HISTOIRE DE FABRICE GRENARD Par JOËL DROGLAND / page 14

### L'ÉVÉNEMENT

MAQUIS 44, DEUXIÈME ÉDITION DANS L'AILLANTAIS

Par THIERRY ROBLIN / page 18

## [LE DOSSIER]

# LE DRAME DU 13 JUILLET 1944 À MÂLAY-LE-GRAND (SÉNONAIS)

Par DIDIER PERRUGOT



**ARORY**

• Association pour la Recherche sur l'Occupation et la Résistance dans l'Yonne •

Yonne mémoire 40/44 / Bulletin de l'Association pour la Recherche sur l'Occupation et la Résistance dans l'Yonne / Directeur de publication : C. Delasselle / Rédacteur en chef : C. Delasselle / Iconographie : Arory / Coordination : T. Roblin, J. Rolley / Graphisme et réalisation : F. Joffre / Arory, 2014 / Photos : D.R. / Site internet : [www.arory.com](http://www.arory.com) / e-mail : [arory.doc@wanadoo.fr](mailto:arory.doc@wanadoo.fr) / Centre de documentation : 15 bis, rue de la Tour d'Auvergne - 89000 Auxerre / Couverture : montage photo réalisé avec des documents d'archives officielles et archives privées [©Arory D.R. 2014] /

# Jacques Direz, « Dan » dans la Résistance, fondateur et premier président de l'ARORY, est décédé

par Claude Delasselle

Jacques Direz est décédé le 20 septembre 2014, à la maison de retraite de Mailly-le-Château.

Jacques Direz est né à Bessy-sur-Cure le 30 novembre 1920. Après des études brillantes à Paris, il prend contact avec le mouvement Combat et participe, en 1942 et 1943, aux activités du service Périclès puis du Service National Maquis ; il s'occupe en particulier de l'hébergement de clandestins et participe à la formation politique des cadres des maquis dans l'Ain et la région de Lyon.

Envoyé en avril 1944 dans l'Yonne, en Puisaye, auprès du chef départemental du Service National Maquis, Olivier Ancel (« Félicien ») puis Bernard Cunin (« Georges »), Jacques Direz (lieutenant « Dan ») est chargé notamment de faciliter les relations, souvent difficiles à cette époque, entre les différentes organisations de la résistance icaunaise. Il crée aussi un journal clandestin, *Le Journal du Maquis*, dont trois numéros paraîtront dans l'été 1944. En août 1944, il est chargé d'organiser le Maquis 5 du Service National Maquis, dans la région de Vermenton, maquis qui restera à l'état embryonnaire.

À la Libération, il fait partie, avec le grade de capitaine, de l'état-major FFI à Auxerre puis il est affecté à l'état-major FFI à Dijon. C'est à cette époque qu'il adhère au PCF, auquel il restera toujours fidèle. En février 1945, il reçoit le commandement d'une compagnie du 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie, stationnée à Mouthe, à la frontière franco-suisse jusqu'en août 1945. Il est démobilisé en décembre 1954 et revient

**Il prend contact avec le mouvement Combat et participe, en 1942 et 1943, aux activités du service Périclès puis du Service National Maquis.**



Jacques Direz en 1944. Fonds ARORY.

à la vie civile. Il exerce alors différentes professions avant d'accéder à des responsabilités importantes à la Banque commerciale pour l'Europe du Nord, jusqu'à sa retraite prise en 1982, date à laquelle il revient vivre dans son village natal, Bessy-sur-Cure.

En 1988, il contacte d'anciens résistants de l'Yonne pour leur proposer la création d'une association prenant modèle sur l'ARORM [Association pour la Recherche sur l'Occupation et la Résistance en Morvan], dont il est membre. C'est ainsi

que naît l'ARORY (Association pour la Recherche sur l'Occupation et la Résistance dans l'Yonne) dont il est élu président. Il déploie alors, pendant plus d'une dizaine d'années, une grande activité à la tête de cette association et l'oriente résolument sur les activités de recherche historique, en s'appuyant sur une équipe de professeurs d'histoire du département qui se lance en 1994 dans la collecte de témoignages oraux et écrits d'anciens résistants de l'Yonne. C'est lui qui, en relation avec l'AERI (Association pour des Études sur la Résistance Intérieure), convainc cette équipe de chercheurs de se lancer dans la réalisation d'un cédérom sur la Résistance dans l'Yonne, et obtient du Conseil général de l'Yonne les moyens financiers (subvention, recrutement d'un étudiant au titre d'emploi-jeune affecté à la réalisation du cédérom) nécessaires à cette opération, réalisée entre 1999 et 2004. Il abandonne en 2001 la présidence de l'ARORY, où lui succède l'actuel président, Claude Delasselle.

On ne saurait sans hypocrisie passer sous silence les désaccords et les vives tensions qui se sont faits jour entre Jacques Direz, lorsqu'il était président de l'ARORY, et de nombreux résistants de l'Yonne, membres ou non de l'ARORY, puis entre Jacques Direz et l'actuelle direction de l'ARORY, notamment à propos de « l'affaire Grégoire » qui a éclaté en 2007, mais aussi sur bien d'autres sujets, conflits dus sans doute autant à son caractère bien affirmé qu'à ses opinions politiques. Néanmoins, l'actuelle direction considère de son devoir de rendre hommage à Jacques Direz pour le rôle décisif qu'il a joué dans la création, le développement et l'orientation de l'ARORY entre 1988 et 2001. Elle adresse à Madame Direz ses condoléances les plus sincères pour le décès de son mari. ■

Carte postale des bâtiments de la rue de la République aux n° 21-23.  
L'édifice visible à gauche correspond à l'ancienne mairie de Mâlay-le-Grand.



# LE DRAME DU 13 JUILLET 1944 À MÂLAY-LE-GRAND (SÉNONAIS)

par Didier Perrugot\*

Cet article a pour objectif d'analyser un évènement qui a, jusque là, peu attiré l'attention<sup>1</sup>. Jusqu'à ces dernières années en effet, on ne savait pas trop ce qui était arrivé à trois citoyens polonais « morts pour la France » lors de la Seconde Guerre mondiale et dont les noms figurent sur le monument aux morts de Mâlay-le-Grand. On sait depuis qu'ils n'étaient pas trois mais quatre. Les quelques renseignements que nous avons pu recueillir dès avant 2011 ne suffisaient pas à rendre compte de ce qui s'était réellement passé, sinon que la mort de ces Polonais était liée à un évènement, une tragédie survenue à la ferme de la Mattre en 1944. Notre source était alors le témoignage de l'ancien maire de Mâlay-le-Grand, Francis Mérat -il avait 9 ans au moment des faits-, et celui de Régis Bolusset dont les

parents étaient en 1944 les propriétaires de la ferme de la Mattre. D'ailleurs, le frère de Régis Bolusset avait été arrêté par les Allemands lors de l'opération militaire déclenchée contre la ferme, habitée alors par un Polonais, Joseph Wypychowski et sa famille. La date même de l'évènement restait à déterminer, c'était en juillet 1944.

Il était donc nécessaire d'aller plus loin dans la recherche d'informations, à travers les publications, les archives, et aussi en utilisant la mémoire locale. Bien que, 70 ans après les événements, les témoins soient de plus en plus rares, il en existe encore quelques-uns qui ont été directement liés au drame de la Mattre : Mme Wanda Gillet, la fille du fermier polonais de la Mattre et son frère Stanislas, ainsi que M. Michel Bolusset, arrêté par les Allemands à la Mattre le jour du drame. Je suis donc reconnaissant

## [LE DOSSIER]

envers ces personnes pour l'importance de leur témoignage, je le suis aussi envers Régis Bolusset qui m'a dit tout ce qu'il savait de cette affaire, en reprenant notamment le témoignage oral de Mme Gillet qu'il avait réalisé il y a 22 ans et aussi des informations conservées dans sa famille<sup>2</sup>. Voyons maintenant ce qu'il en a été de ce drame dans le contexte de cette année 1944<sup>3</sup>.

### LIEU, DATE ET CONTEXTE DE L'ÉVÉNEMENT

D'abord le lieu (fig. 1) : la Mattre est un petit hameau de la commune de Mâlay-le-Grand situé le long de la route qui conduit au hameau des Fleuris, sur le plateau dominant la vallée de la Vanne, côté sud. C'est un espace en partie ouvert et aussi particulièrement boisé. Le lieu comprend alors deux fermes en 1944 : celle des Gauthier au bord de la route, et celle de la famille Wypychowski, un peu en retrait. Le tout se trouve à proximité du château et du domaine de la Houssaye, dont dépendait la ferme des Wypychowski<sup>4</sup>.

Sur la date du drame et le contexte, plusieurs avis ont été confrontés. Selon Régis Bolusset, il s'agissait du 12 juillet 1944. Et cette date du 12 figure dans les publications sénonaises<sup>5</sup>. Mais deux sources la contredisent : le témoignage de Wanda Gillet qui assure que c'était le 13 juillet, ainsi que les informations de deux PV de gendarmerie mentionnant la même date du 13 juillet (cf. infra). La date du 12 juillet a donc été écartée.

L'évènement du 13 juillet 1944 s'inscrit dans

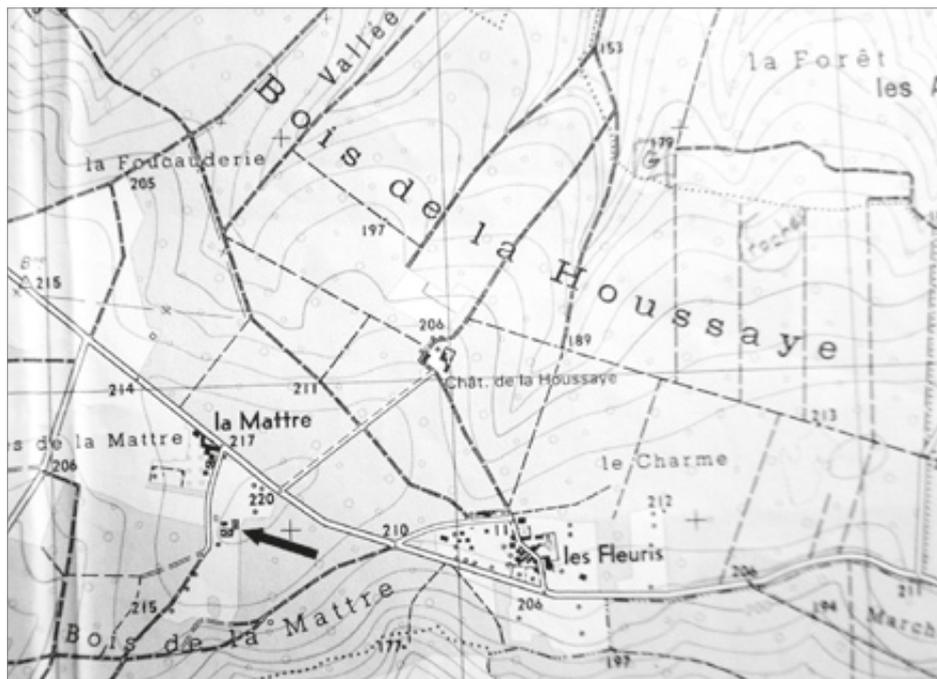


Fig. 1. Extrait de carte IGN au 1/25 000°. La flèche indique la ferme des Wypychowski incendiée en juillet 1944.

un contexte d'occupation du territoire avec tout ce que cela suppose de contraintes : réquisitions, arrestations et emprisonnements, brutalités de guerre, STO... A Mâlay, la présence allemande est épisodique mais elle est réelle (fig. 2). La preuve, c'est qu'il existe des candidats à la désertion dans les troupes de passage et ces troupes sont fréquentes à l'été 1944. Plus globalement, le contexte est aussi celui d'un pays qui se libère de ses chaînes. Depuis le Débarquement du 6 juin, l'espoir renaît parmi la population, même si la majorité des Fran-

çais est attentiste. Un courant de sympathie existe cependant envers ceux qui ont choisi la Résistance et la lutte armée. Dans les environs de Mâlay-le-Grand, entre décembre 1943 et juin 1944, l'activité des maquisards et des résistants sédentaires est importante : sabotages de la voie ferrée Sens-Troyes, attaques de mairies, vols de tabac, de tickets de ravitaillement, de sommes d'argent et de nourriture (beurre, fromages, sucre...), évasion et hébergement d'un pilote anglais, mitraillage de la mairie... La tension est donc forte parmi les troupes d'occupation jusqu'à cette journée du 13 juillet durant laquelle c'est d'abord un Allemand qui est tué à la Mattre.

### RÉSUMÉ DES FAITS

Le 13 juillet 1944, très tôt le matin, les Allemands viennent pour arrêter, à la Mattre, le fermier polonais Joseph Wypychowski (fig. 3). On lui reproche d'héberger dans sa ferme des déserteurs de l'armée allemande, notamment deux Ukrainiens. Mais le fermier n'est pas là.

La famille Wypychowski est installée là depuis huit mois, il y a trois enfants dont Jean-Alphonse, 17 ans, en contact avec le maquis « Bourgogne » du Clos Aubry (commune des Bordes).

La situation dérape : échange de coups de feu, un Allemand tué, les deux déserteurs aussi.



Fig. 2. Les Allemands à Mâlay-le-Grand dans une maison réquisitionnée par l'occupant (collection Cheny, mon village).

Sur place, les Allemands reviennent en force : ils arrêtent Joseph Wypychowski, le garde de la Houssaye ainsi que Michel Bolusset et d'autres personnes non connues. La ferme est pillée puis incendiée. Trois autres Polonais, Julien Szarzynski, Joseph Trzasala et Stanislas Divaski sont arrêtés dans le village de Mâlay-le-Grand. On ne les reverra jamais.

Cette histoire ressemble à celle de Gaston Charruet, habitant de Mâlay-le-Grand arrêté huit jours plus tard et pour les mêmes motifs, parce qu'il essayait de soustraire à l'armée ennemie des déserteurs d'origine alsacienne, notamment des soldats SS.

#### IDENTITÉ DES PERSONNES ARRÊTÉES<sup>6</sup>

**Joseph WYPYCHOWSKI** : 43 ans, cultivateur à la ferme de la Mattre, né le 12 janvier 1901 à Tranbezyn (Pologne), nationalité polonaise, 2 enfants, marié à Janine Yiaziak.

**Joseph TRZASALA** : 38 ans, ouvrier agricole à Mâlay-le-Grand, né le 22 août 1906 à Geradz (Pologne), nationalité polonaise, 2 enfants, marié à Weronika Lesiak.

**Julien SZARZYNSKI** : 33 ans, ouvrier agricole à Mâlay-le-Grand, né le 12 avril 1911 à Czernica (Pologne), sans enfant, marié à Cécile Wyrembak.

**Stanislas DIVASKI** : 32 ans, ouvrier agricole à Mâlay-le-Grand, né le 8 septembre 1911 à Zaroszewice (Pologne), marié sans enfant.

#### LES ÉVÉNEMENTS DU 13 JUILLET À MÂLAY-LE-GRAND

Décrivons et analysons maintenant les faits en fonction des sources utilisées [archives et témoignages] qui nous permettent de comprendre comment l'événement se déroule, pourquoi des déserteurs se trouvaient à la Mattre et pour quelle destinée. D'après un procès-verbal de la gendarmerie française daté du 15 juillet 1944 (fig. 4)<sup>7</sup>, les Allemands ont effectivement procédé à l'arrestation de quatre Polonais à Mâlay-le-Grand.

Il est spécifié que le cultivateur de la Mattre est marié, qu'il a deux enfants et que sa femme et ses deux enfants se sont enfuis à l'arrivée des soldats allemands. À la Mattre, les Allemands ont découvert deux déserteurs de l'armée allemande, de nationalité ukrainienne, fusillés immédiatement, après échange de coups de feu. En se retirant, les Allemands ont pillé la ferme puis l'ont incendiée. Il n'est pas spécifié qu'un soldat



Fig.3. Portrait de Joseph Wypychowski vers 1935 : le 13 juillet 1944, son destin a basculé.

allemand est mort dans cette opération et l'identité des autres personnes arrêtées n'est pas précisée.

Un autre document non retrouvé aux archives de l'Yonne mais dont la teneur est évoquée par une fiche dressée par Mme Regnard dans les années 1970<sup>8</sup>, évoque l'événement en ces termes :

*« 13 juillet 1944 vers 6 h 00 :  
- Malay-le-Grand, hameau de la Mattre, bois de la Folie*

*- Encerclement par une centaine d'Allemands de la ferme de M. Wypychowski (Polonais)*

*- Fusillade, arrestation du fermier, enlèvement du bétail, incendie de la ferme. Le fermier n'a jamais reparu, supposé fusillé*

*- Trois autres cultivateurs polonais de Malay ont été aussi emmenés et probablement fusillés. Les Allemands les soupçonnaient de complicité dans l'évasion de déserteurs ukrainiens ».*

D'après la fiche, la source de ce document est un rapport de gendarmerie du 18 juillet 1944<sup>9</sup>.

#### TÉMOIGNAGE DE LA FILLE DE JOSEPH WYPYCHOWSKI

Le témoignage de Mme Wanda Gillet, fille de Joseph Wypychowski, survivante des événements qui se sont déroulés dans la ferme de ses parents. Voilà ce que je retiens de ce qu'elle m'a dit :

**« 13 juillet 1944 vers 6 h 00 :  
- Malay-le-Grand, hameau de la Mattre, bois de la Folie  
- Encerclement par une centaine d'Allemands de la ferme de M. Wypychowski (Polonais)... »**

La famille Wypychowski est à la Mattre depuis octobre-novembre 1943. C'est une famille de cinq personnes : le père, la mère (Janina Jasiak), et trois enfants, Wanda 19 ans, Jean-Alphonse 17 ans et le petit dernier, Stanislas 5 ans, adopté par eux. Jean-Alphonse a des contacts avec le « maquis Bourgogne » du Clos Aubry (commune des Bordes). De là sans doute l'idée d'organiser une filière de sortie pour des déserteurs de l'armée allemande, une façon aussi de lutter contre l'occupant. Ils n'ont pas de contact avec Gaston Charruet, que Wanda connaît, mais sans plus. On ne sait pas comment s'est établi le contact entre la famille Wypychowski et les candidats à la désertion. Toujours est-il que le 12 juillet, à la nuit tombée, arrivent à la Mattre deux soldats déserteurs de l'armée allemande : un Polonais et un Russe, ils fuient « l'armée qui les a réquisitionnés ». Un troisième les a peut-être accompagnés, sans certitude ? La soirée se passe sans problème, le Russe explique qu'il est de Stalingrad. Il est convenu de les acheminer au plus tôt au maquis du Clos Aubry<sup>10</sup>.

Mais rien ne se passe comme prévu car quatre Allemands se présentent à la ferme dès le lendemain à l'aube. À l'évidence, il y a eu une dénonciation. Joseph, le père, n'est pas là, il travaille aussi au Val Saint-Etienne chez un exploitant, à un kilomètre de sa ferme. Toute la famille sauf le dernier est alignée dehors, contre le mur, tandis qu'un soldat entreprend de monter au grenier par l'échelle. Décidé à ne pas se laisser prendre, l'un des déserteurs fait feu avec son fusil. L'Allemand s'écroule. Profitant de l'effet de surprise, la petite famille se met à l'écart et elle sera ainsi épargnée. À grandes enjambées, Wanda court au Val Saint-Etienne prévenir son père. Ce dernier, sans doute frappé par la nouvelle, ne mesure pas la gravité de la situation et le danger qu'il court : il part à travers les champs en direction de la Mattre où il sera arrêté peu après.

## [LE DOSSIER]

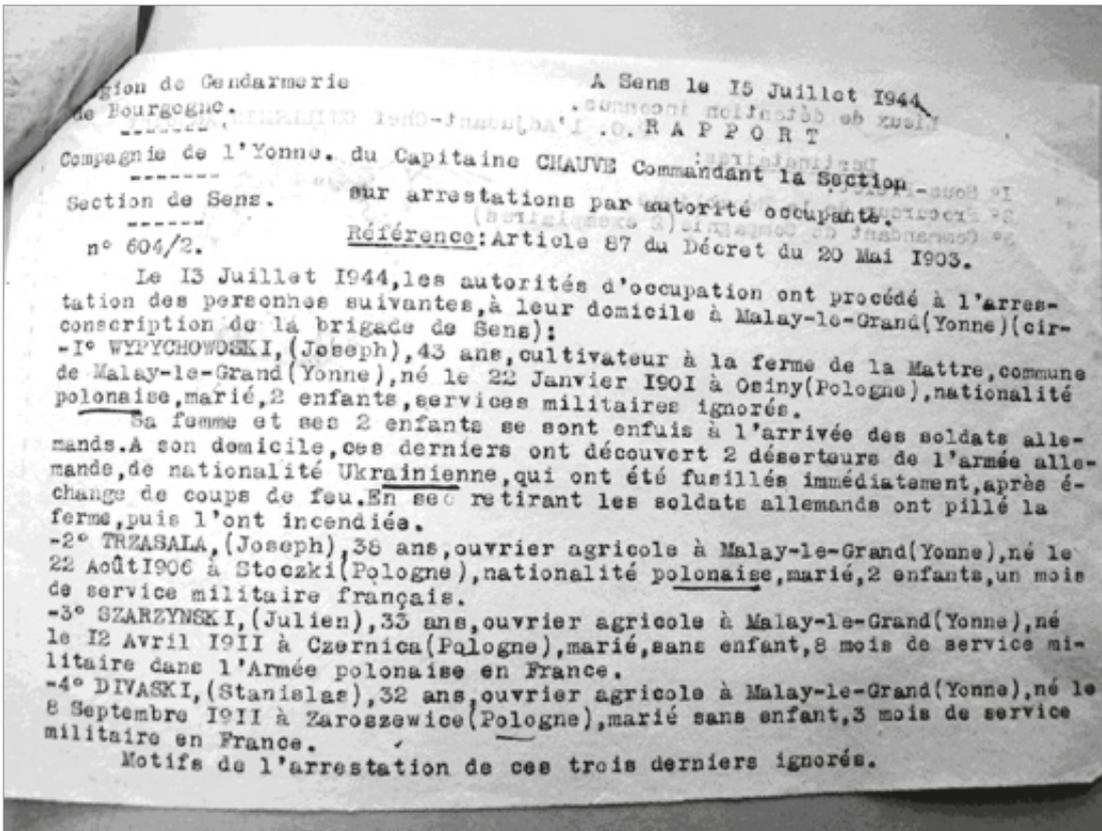


Fig. 4. Rapport de gendarmerie (Archives de l'Yonne, 1 W 152).

A la Mattre, après une fusillade, le soldat russe, touché au ventre, agonise, le Polonais qui s'est enfui est abattu en plein champ, et le soldat allemand est mourant. La famille s'est mise à l'abri : Wanda a suivi le conseil de sa mère, elle est allée au hameau du Clos de Noé par les bois chez une amie (Mme Thibault) ; le petit Stanislas a été caché dans une cabane de bûcheron proche du château de la Houssaye. Le soir même, des maquisards du Clos Aubry viennent la récupérer pour l'emmener au maquis où l'attend le reste de la famille, ils vont y rester jusqu'à la Libération<sup>11</sup>.

Les Allemands tentent d'autres arrestations : au hameau des Fleuris, ils s'en prennent à Mme Alignier qu'ils confondent avec Wanda. Dans le village, ils arrêtent trois citoyens polonais.

### SOUVENIRS DE STANISLAS

Stanislas, frère de Wanda, a quelques souvenirs précis des événements. Bien que très jeune à l'époque - il n'a pas cinq ans -, il se souvient de ce 13 juillet quand un soldat allemand, pistolet mitrailleur en bandoulière, l'a réveillé précipitamment et l'a fait rejoindre le reste de sa famille dehors. Plus tard, il se rappelle avoir été caché dans la

### LES ALLEMANDS TENTENT D'AUTRES ARRESTATIONS : AU HAMEAU DES FLEURIS, ILS S'EN PRENNENT À MME ALIGNIER QU'ILS CONFONDENT AVEC WANDA.

cabane de bûcheron, sous une couverture. C'est un soldat allemand qui le retrouve et qui le ramène chez les Gauthier tout en lui conseillant de ne pas révéler qu'il est polonais. Les Gauthier se sont occupés de lui en lui donnant un vêtement et un goûter. Dans la soirée, des gens du maquis sont venus le récupérer pour le conduire auprès du reste de sa famille.

### LE TÉMOIGNAGE DE MICHEL BOLUSSET

Michel Bolusset (étudiant en médecine, en vacances dans sa famille à la Houssaye) fait partie des personnes arrêtées, il se souvient :

« Le matin vers 9h 00, les Allemands sont à la ferme des Gauthier, à la Mattre. Ils ont fait aligner toute la famille le long du mur. C'est sans doute alors la fin de l'intervention militaire (il s'agit de soldats de la Wehr-

macht, pas des SS, une demie douzaine tout au plus). C'est alors, qu'avec le garde de la Houssaye, nous arrivons à la Mattre un peu par hasard et que nous sommes arrêtés et également alignés. Une quinzaine de minutes plus tard, les Allemands nous font monter tous deux dans un camion, on est cinq ou six personnes au total ; il y a moi, le garde, sans doute aussi le fermier de la Mattre, ainsi que deux ou trois autres civils. Le corps de l'Allemand mort se trouve lui aussi dans le camion, ainsi que plusieurs soldats. Il n'est pas question de discuter lors du trajet, personne n'y songe ».

Le camion conduit tout ce monde au centre du village, sur le site des anciennes écoles et de l'ancienne mairie (n° 21 et 23 de l'actuelle rue de la République). Michel Bolusset est le seul témoin de cela : il décrit ce lieu comme étant « au centre » du village (fig. 5). Le camion les emmène dans « une cour de ferme » où il y avait « un mur et un porche à l'entrée ainsi qu'un potager à l'arrière séparé de la cour par un mur ». Michel Bolusset reconnaît le lieu de sa détention à partir d'une photographie de l'ancienne mairie et de son porche (voir page 3). Il poursuit sa relation des faits :

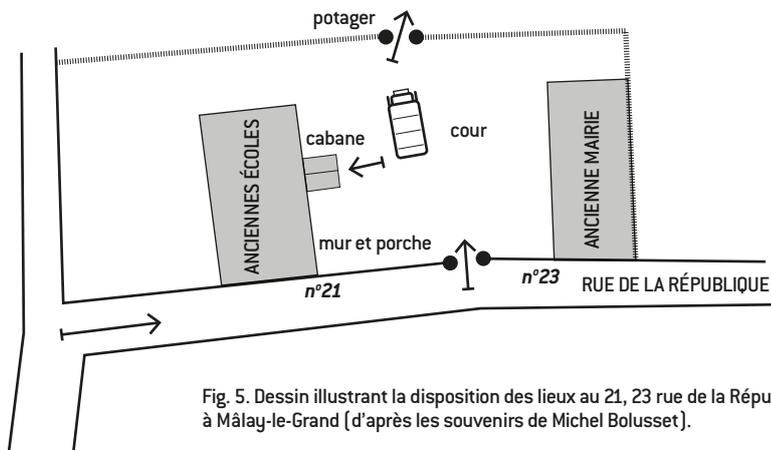


Fig. 5. Dessin illustrant la disposition des lieux au 21, 23 rue de la République à Mâlay-le-Grand [d'après les souvenirs de Michel Bolusset].

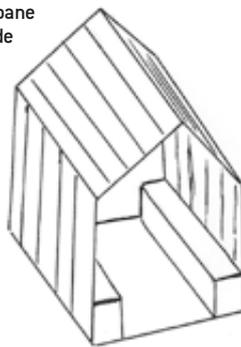
« Sur place dans la cour, il y a une cabane ou un baraquement en planches avec deux bancs en vis-à-vis, sans porte. Orientation nord-sud, dimensions d'environ 2 m x 2 m (fig. 5). A l'arrivée, on libère le garde mais pas moi. Je me retrouve là avec les autres hommes que je ne connais pas. On est tous assis là dans la cabane. Un officier arrive, il fait lever le gars devant moi, l'invective en allemand et puis il le tabasse, à coups de poings. Il quitte ensuite le lieu après ce violent défoulement. Tout le monde a peur. Malgré l'absence de sentinelles, personne ne songe à discuter. Il n'y a aucun échange de propos. C'est ainsi que, de 10h 00 à 16h 00, je reste là, en attente de ce que sera mon sort. De là, je vois les Allemands aller et venir dans le bâtiment voisin [l'ancienne mairie au n° 23] ».

Michel Bolusset sera libéré dans l'après-midi<sup>12</sup>, en étant séparé de ses compagnons d'infortune. Selon toute vraisemblance, le civil tabassé est le fermier de la Mattre qui avait une quarantaine d'années. Mme Paulette Pezet, épouse Schillinger en 1944, en rendant visite à son ouvrier agricole polonais retenu, a constaté la présence de Joseph Wypychowski dans la cabane, il avait été violenté, sa chemise était déchirée. Michel Bolusset ne connaissait pas l'existence du maquis du Clos Aubry ni les habitants de la Mattre. Il évoque une rumeur d'après laquelle la ferme des Wypychowski faisait passer des gens au maquis. Mais Wanda Gillet n'a jamais eu connaissance d'autres déserteurs à la ferme.

### LES AUTRES POLONAIS

Sur l'arrestation des autres Polonais, les informations sont limitées. D'après les procès-verbaux de gendarmerie, tous étaient

Fig. 6. Aspect de la cabane [d'après description de M. Bolusset].



### IL EST POSSIBLE QUE LES ALLEMANDS AIENT TENTÉ D'AUTRES ARRESTATIONS D'OUVRIERS POLONAIS À MÂLAY MAIS SANS SUCCÈS.

des ouvriers agricoles employés dans les fermes du village. Parmi eux, Joseph Trzasa travaillait en face de la mairie, au n° 4 de la rue de la République, dans la ferme des Chicouard. C'est sans doute là qu'il a été arrêté, tout comme Stanislas Divaski, employé dans la ferme Schillinger, sise rue Savignat. D'après Mme Paulette Pezet, épouse Schillinger en 1944, les Allemands se sont présentés à la ferme au petit matin, sans doute le 14 juillet. C'est là qu'ils ont arrêté l'ouvrier polonais. L'officier alors présent a menacé d'abattre le chien qui empêchait l'accès à la ferme. Mme Schillinger est allée une ou deux fois rendre visite à son ouvrier emprisonné. C'était le site des anciennes écoles.

Il est possible que les Allemands aient tenté d'autres arrestations d'ouvriers polonais à Mâlay mais sans succès. D'après le PV de

gendarmerie du 18 juillet, on leur reprochait une complicité avec le fermier de la Mattre. Selon un autre avis, ils auraient pu être arrêtés pour servir d'otages<sup>13</sup> ou en guise de représailles. Les Allemands en tout cas s'étaient bien renseignés auprès de la mairie pour cibler les arrestations.

### SUR LE LIEU DE DÉTENTION DANS LE VILLAGE

La présence allemande est forte à Mâlay-le-Grand pendant la guerre (fig. 2). L'occupant a réquisitionné un certain nombre de maisons et bâtiments. Mme Paulette Pezet, avant son décès, a signalé avoir rendu visite à son ouvrier agricole polonais, Stanislas Divaski, sur le site des anciennes écoles, au n° 21 de l'actuelle rue de la République. C'est là qu'il était enfermé avec les autres Polonais arrêtés, dans une cabane en bois. Michel Bolusset a confirmé l'existence de cette cabane et il l'a décrite (voir ci-contre).

Cette cabane a été construite sur ordre des Allemands : c'est ce qui ressort d'un procès-verbal de réunion de Conseil Municipal daté du 25 octobre 1945 dans lequel il est prévu « la vente d'une cabane en bois, cabane construite dans la cour communale des anciennes écoles par ordre des Allemands »<sup>14</sup>. On ajoute que « la cabane sera mise en vente après estimation par un menuisier ». C'est donc qu'elle a une certaine consistance. Un peu plus tard, dans les années 1950, le site des anciennes écoles est vendu par la commune à un maçon, M. Chicouard. Ce lieu avait été acheté par la commune en 1847 pour y établir les écoles et pour servir de mairie. Il n'était plus utilisé depuis 1913, date de l'inauguration du groupe scolaire avec la mairie, ce qui explique la présence des Allemands en 1944, parce que le lieu était libre (fig. 6). Voilà à peu près tout ce que l'on peut dire du lieu de détention.

### SUR CE QUE SONT DEVENUS LES POLONAIS ARRÊTÉS

Sur ce point essentiel, les informations sont contradictoires. Certaines publications mentionnent trois des quatre Polonais comme ayant été déportés et morts en déportation, à Buchenwald<sup>15</sup>. Leur nom figure d'ailleurs dans le Livre d'Or (sous la rubrique « Martyrs de la déportation »), une liste établie après guerre et qui a servi à graver

## [LE DOSSIER]

les noms des morts sur le monument des Martyrs de la déportation et des Internés fusillés de l'Yonne érigé en 1949 à Auxerre, place Saint-Amâtre<sup>16</sup>. C'est peut-être à partir de cette liste que Robert Bailly et d'autres auteurs mentionnent dans leur publication le nom des trois Polonais de Mâlay-le-Grand, Joseph Wypychowski, Julien Szarynski et Joseph Trzasala<sup>17</sup>. Les autres publications ou sources consultées n'ont pas non plus été d'un grand secours<sup>18</sup>. Tout au plus pouvons-nous suggérer avec beaucoup de vraisemblance que le nom des trois Polonais a été retenu parce qu'ils ont en commun d'avoir été déclarés « Morts pour la France » et qu'un dossier a été constitué pour chacun d'eux à la Libération, sans doute relayé par les services de la Préfecture<sup>19</sup>.

Par ailleurs, des recherches ont été lancées auprès de l'Association des déportés de Buchenwald, de la FMD (Fondation pour la Mémoire de la Déportation-Cyrille Le Quellec) et de l'ITS (International Tracing Service, Service International de Recherches-Heike Müller) à Bad Arolsen (RFA). Aucun des quatre Polonais n'a été retrouvé dans les fichiers de noms établis par ces différents services.

A la mairie de Mâlay-le-Grand, les actes de décès de Joseph Wypychowski, Julien Szarynski, Joseph Trzasala ont été transcrits dans les registres d'état civil au cours des années 1948-1950 et sur décision du tribunal civil de Sens qui a judiciairement établi le décès des trois Polonais. Mais aucun de ces actes ne fait mention d'une déportation dans un camp allemand. Tout au plus est-il dit au sujet de Joseph Wypychowski qu'il est « *décédé en un lieu inconnu postérieurement au 13 juillet 1944...* » et « *par suite d'un fait de guerre* ».

Mme Gillet n'a de son côté jamais entendu parler de déportation<sup>20</sup>. Stanislas, son frère, se souvient que sa mère, « mamouche », était allée chercher des traces... sur le lieu où les soldats allemands avaient l'habitude d'exercices militaires à Mâlay<sup>21</sup>. Elle pensait que son mari avait pu être fusillé là, mais elle n'a rien retrouvé. Par ailleurs, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec la découverte, le 8 septembre 1944, dans un bois de Mâlay-le-Grand, au lieu-dit Passemer, du corps d'un inconnu de sexe masculin dont le décès paraissait remonter à six semaines environ. Cet inconnu ne portait aucun papier et il était impossible

de déterminer l'âge même approximatif ni la couleur et forme de ses vêtements, la décomposition du corps étant trop avancée. Un deuxième acte avec le même contenu

### ... L'ALLEMAND EN FACTION LUI RÉPOND : « MADAME, LÀ OÙ IL VA ALLER, IL N'A PAS BESOIN DE SES BOTTES ».

existe dans le registre d'état civil où nous l'avons trouvé<sup>22</sup>. Il s'agirait alors de deux individus de sexe masculin.

Ajoutons le témoignage de Mme Paulette Pezet<sup>23</sup> venue rendre visite à son ouvrier emprisonné. Il lui a dit : « *Patronne, il faudrait m'amener mes bottes...* » ; l'Allemand en faction lui répond : « *Madame, là où il va aller, il n'a pas besoin de ses bottes* ». On aura compris que le destin des hommes arrêtés n'a pas été un camp – fut-il de concentration – mais un peloton d'exécution.

Cette étude, même limitée, fait la lumière sur un évènement douloureux dont la portée n'a pas été évaluée à sa juste mesure. Sur la base des données nouvelles en effet, on mesure que la tragédie qui se joue le 13 juillet est révélatrice de plusieurs choses :

- Joseph Wypychowski et son fils sont véritablement associés à un acte de résistance, c'est-à-dire à un engagement contre l'occupant nazi. Ils cachaient des déserteurs avant de les faire passer au maquis. Sans doute y avait-il un idéal qui animait le groupe, en tout cas une solidarité particulière en lien avec la nationalité des déserteurs. Joseph Wypychowski était aussi un patriote : il aimait la France et il l'a prouvé par ses actes. Il reste à préciser si cette action était la première du genre. D'après le témoignage de Michel Bolusset, la famille était connue pour servir de transit à des candidats à la désertion. Et il est vrai que la Mattre était un lieu idéal au contact de la forêt pour cacher des gens. Mais cet aspect n'est pas confirmé.

- L'arrestation des autres Polonais n'est peut-être que la conséquence de représailles qui s'abattent sur cette population accusée de complicité. La *Wehrmacht* a peut-être fait preuve de zèle lors de l'intervention mais elle a aussi épargné le plus jeune des Polonais à la Mattre. En l'état de nos connaissances, aucun des citoyens

polonais n'a survécu : fusillés ou morts en déportation, il faudra encore chercher mais la piste de l'assassinat sur Mâlay est la plus plausible. Leur nom n'apparaît nulle part dans les documents ou services consultés pour les besoins de la recherche.

- On ne peut s'empêcher de faire un lien avec l'arrestation de Gaston Charruet huit jours plus tard pour des motifs proches, mais rien n'est établi. Robert Bailly, quand il évoque l'arrestation des Polonais à Mâlay-le-Grand, commet une méprise de taille en l'associant à l'arrestation de Gaston Charruet le 12 juillet 1944. En fait Gaston Charruet est arrêté le 21, c'est-à-dire huit jours après les Polonais, dont l'arrestation précède et non succède à celle du résistant de Mâlay-le-Grand. Cette confusion de dates et d'évènements a faussé la connaissance : plusieurs auteurs l'ont véhiculée, il a même fallu changer la plaque commémorative de Gaston Charruet en 2007. Robert Bailly a repris l'information publiée par l'ANACR du Sénonais, La Résistance sénonaise en 1984. Seul point commun dans les deux cas, c'est la trahison qui a provoqué les drames. Ces faits sont la preuve que l'organisation de la désertion de soldats de la *Wehrmacht* était une activité de résistance, jusqu'ici peu mise en évidence.

Malgré ses limites, l'enquête historique a permis de reconstituer au mieux ce qui s'est passé le 13 juillet. En particulier, elle met en relief les actions de Joseph Wypychowski et de son fils qui aidaient à la désertion de soldats des troupes ennemies de passage. En parallèle et sans lien apparent, à Mâlay-le-Grand, Gaston Charruet agissait de même et il avait déjà fait passer des déserteurs au maquis avant son arrestation le 21. On est de toute façon ici en présence d'une activité originale de la résistance sénonaise, appelant des recherches complémentaires qui sont souhaitables. En mémoire de ces quatre habitants victimes de la barbarie nazie, un hommage particulier a été rendu à Mâlay-le-Grand le 14 juillet dernier<sup>24</sup>, 70 ans après l'évènement. ■■■

## Notes

**[1].** Il est question de ce fait de guerre dans les publications suivantes : *La Résistance sénonaise*, ouvrage collectif de l'ANACR Sens, 1984, p 128 ; Robert Bailly, *Si la Résistance m'était contée*, ANACR 1990, p. 430 ; Joël Drogland, *La Résistance sénonaise*, 2<sup>e</sup> édition, Auxerre 1998, p. 188. Les autres publications ne font que reprendre ce qui est dit dans ces ouvrages.

**[2].** En particulier une lettre de Mme L'Henry, épouse Bolusset, datée du 18 juillet 1944, dans laquelle elle s'inquiète du sort de son fermier arrêté, Joseph Wypychowski.

**[3].** Je remercie aussi les habitants de Mâlay-le-Grand qui ont apporté leur concours à cette recherche d'informations sur la période de la guerre et sur ce drame en particulier : M. et Mme André Chapellier, Mme Huguette Coutant épouse Deloy, Mme Geneviève Heurton, M. Francis Mérat, M. et Mme Fernand Moreau, M. Claude Pezet. J'exprime également ma reconnaissance envers celles et ceux qui ont apporté des informations dans le cadre de cette recherche, tant sur l'évènement lui-même que pour retrouver la trace des Polonais arrêtés à partir des archives de la déportation : Corinne Benestroff, Claude Delasselle, Arnaud Fouanon, Joël Drogland, Jean-Louis Paquet, Jean-Luc Prieur, ainsi que les contacts auprès des services de recherches des déportés : Cyrille Le Quellec (F.M.D.), Heike Müller (I.T.S.).

**[4].** La famille L'Henry, grands-parents de Régis Bolusset, était propriétaire du château, des bois, et donc de la ferme de la Matre en 1944.

**[5].** Cette date du 12 juillet se retrouve dans les publications sur la Résistance sénonaise (cf. supra note 1) pour l'arrestation de Gaston Charruet et celle des Polonais de Mâlay-le-Grand, ce qui est erroné, d'abord parce que ces deux évènements ne sont pas concomitants et ensuite parce qu'il ne s'est rien passé le 12 juillet à Mâlay. En fait, Gaston Charruet n'a pas été arrêté le 12 mais le 21 juillet.

**[6].** Renseignements établis d'après le procès-verbal de gendarmerie, ADY 1W 152 et le registre d'état civil de Mâlay-le-Grand.

**[7].** ADY, 1 W 152.

**[8].** ADY, 33 J 12, *Chronologie de la Résistance*, document aimablement signalé par Arnaud Fouanon.

**[9].** Sur la fiche, au droit, indication « A. D. Yonne, R 85 d 63, Rap. Gie. Sens 18 juillet 1944 ».

**[10].** Mme Wanda Gillet ajoute que les déserteurs avaient participé à une fête entre soldats allemands le 12 au soir avant de s'éclipser, non sans emporter des armes cachées au bord de la Vanne, armes récupérées par le maquis pour continuer la lutte (information Régis Bolusset, d'après son enregistrement audio).

**[11].** En réaction contre l'action allemande contre la ferme, des maquisards avaient envisagé de planter un drapeau tricolore le lendemain, jour du 14 juillet, sur l'emplacement des ruines fumantes de la ferme détruite. Leur chef « Tonio » les en a dissuadés (information Wanda Gillet).

**[12].** Vers 16 h, après intervention d'officiers venus de Sens (sans doute de la *Kommandantur*). Ils se sont entretenus avec lui à l'écart, dans le potager, pour savoir s'il pouvait être lié à la Résistance. Puis ils l'ont ramené à Sens dans sa famille en lui

interdisant tout retour sur la Houssaye.

**[13].** C'est l'avis de Francis Mérat.

**[14].** Registres conservés à la mairie de Mâlay. Les bâtiments existent toujours : anciennes écoles au n° 21, ancienne mairie au n° 23.

**[15].** *La Résistance sénonaise*, op. cit., p. 128, 157-158.

**[16].** Le Livre d'Or est publié dans *Pages d'Histoire départementale, Le Monument des Martyrs de la déportation et des Internés fusillés de l'Yonne*. Édition Yonne Républicaine, Auxerre, 1950. Ce Livre d'Or est pour partie à l'origine du listing des déportés « non raciaux » arrêtés dans l'Yonne, un document de travail de l'ARORY dans lequel figurent les trois noms déjà cités (information de Claude Delasselle).

**[17].** Robert Bailly, *Si la Résistance m'était contée...*, op. cit. Toutefois, les archives de l'ANACR contiennent des pages dactylographiées des listes de résistants sénonais morts pour la libération de la France. Y figurent seulement deux noms : Trzaskla J. et Wypychowski J. (documents conservés à la Société Archéologique de Sens depuis 2013).

**[18].** Notamment le *Livre-Mémorial de la déportation pour fait de répression* (information Claude Delasselle).

**[19].** D'après un renseignement de Jean-Louis Paquet : il n'y a pas de dossier établi au nom de Stanislas Divaski, sans doute parce que son épouse, qui était restée en Pologne, n'a jamais entamé de démarche à cet effet. Les dossiers « Morts pour la France » doivent maintenant avoir été transférés à Caen (Division des Archives des victimes des conflits contemporains du Ministère de la Défense).

**[20].** D'après Wanda Gillet, la famille Wypychowski en Pologne a été destinataire d'un courrier d'annonce du décès de Joseph Wypychowski avec la précision suivante : « mort dans un accident de circulation en France ». Ce courrier émanait de l'administration du *Reich*.

**[21].** Site localisé au lieu-dit Le Mont Thabor, sur le plateau où il y avait des constructions en bois et même un mirador, ainsi que des tranchées. Les Allemands s'y rendaient régulièrement pour s'entraîner (informations d'après Pierre Parruzot, Michel Bolusset, Wanda Gillet, Francis Mérat).

**[22].** Ces actes portent les n° 20 et 21 dans le registre d'état civil à la mairie, ils sont signés du Président de la Délégation spéciale de la commune de Mâlay-le-Grand, Roland Soufflot. En marge du registre, est indiquée la date présumée du décès : juillet 1944. Il est toutefois impossible, en l'absence du constat d'un médecin, de savoir ce qu'il en a été de ces découvertes. Francis Mérat confirme bien qu'il a été trouvé deux corps en amont de l'arcade de Vaumarot et que ces corps étaient en partie enfouis (fosse ?) dans le bois qui longe le chemin du bas de la vallée.

**[23].** Témoignage relayé par celui de son mari, M. Claude Pezet.

**[24].** Je remercie à cet égard Guy Crost, maire de Mâlay-le-Grand, et Nicole Esthevez, 1<sup>ère</sup> adjointe qui, sur la base d'un courrier que j'ai adressé le 30 janvier 2014, ont accepté le principe de l'hommage en l'honneur de ces quatre citoyens martyrs du village et qui ont rendu possible sa

mise en œuvre le 14 juillet 2014 avec pose d'une plaque commémorative, en présence notamment de Madame Agnieszka Kucinska, Consule générale de Pologne, de Monsieur le sous-Préfet de Sens, Hamel-Francis Mekachera et de Monsieur le Président du Conseil général de l'Yonne André Villiers.

\* Archéologue, historien, professeur d'histoire au lycée C. et R. Janot de Sens, Didier Perrugat travaille actuellement à une histoire de Mâlay, des origines à nos jours.



Le 1<sup>er</sup> régiment du Morvan au front, Hiver 1944-1945. Musée de la Résistance, Auxerre.

## IL Y A 70 ANS, LES MAQUISARDS DE L'YONNE COMBATTAIENT DANS LES VOSGES ET LIBÉRAIENT L'ALSACE

Il y a 70 ans, l'Yonne était libérée depuis trois mois, mais la guerre n'était pas terminée et l'ennemi était loin d'être vaincu. Nombreux furent les hommes qui choisirent de ne pas rendre les armes et qui signèrent un engagement à combattre « pour la durée de la guerre ». Les uns étaient déjà des combattants engagés dans les maquis, les autres vinrent les rejoindre pour ensemble intégrer la 1<sup>ère</sup> armée française du général de Lattre de Tassigny, celle qui, débarquée en Provence le 15 août 1944, avait libéré le Sud et remonté la vallée du Rhône.

par Joël Droglond / Cartes de Bernard Dalle-Rive

**T**rois unités militaires se constituèrent dans l'Yonne : le 1<sup>er</sup> régiment du Morvan, dont le colonel « Chevrier », chef de l'état-major départemental FFI, prit le commandement ; le 1<sup>er</sup> régiment des volontaires de l'Yonne, avec à sa tête le colonel Adam qui a pris la succession de Roger Bardet ; la compagnie que rassembla Jean Ferry, l'un des responsables de la Résistance à Sens. Incorporées dans une armée fière de son passé, de son matériel et de ses victoires en Italie et en Provence, ces unités FFI participèrent au sein de la 1<sup>ère</sup> armée française aux combats très durs qui se déroulèrent dans les Vosges et en Alsace, de Belfort à Mulhouse, Colmar et Strasbourg dans l'hiver 1944-1945, puis à l'invasion de l'Allemagne. Tous les combattants de l'Yonne, qu'il s'agisse de ceux du 1<sup>er</sup> régiment du Morvan, du

1<sup>er</sup> régiment des volontaires de l'Yonne ou de la compagnie Ferry, combattirent en novembre et décembre 1944 dans le même secteur des Vosges, celui du ballon d'Alsace, de la haute vallée de la Moselle et de la vallée de la Thur, avant de participer aux combats de la poche de Colmar en janvier 1945.

### Les combats du 1<sup>er</sup> régiment du Morvan

Le 19 novembre 1944, les quatre bataillons du 1<sup>er</sup> régiment du Morvan sont rassemblés sous le commandement du colonel « Chevrier » dans le secteur de Ronchamp, Champagny et Fresse. Intégré à la 3<sup>e</sup> division d'infanterie alpine, le régiment a pour mission de tenir un secteur exposé dans la région du ballon de Servance et de la vallée de la Moselle, région montagneuse et d'accès difficile. Dans les jours qui suivent, incorporé au 3<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens (RTA), le 1<sup>er</sup> régiment du Morvan reçoit l'ordre de passer à l'attaque. Les conditions sont très dures : les Allemands sont retranchés dans les cimes boisées, les hommes pataugent dans la boue et sautent sur les mines.

Le 3<sup>e</sup> bataillon attaque vers le nord, contourne le ballon d'Alsace par l'ouest, remonte la vallée de la Moselle et se bat sur les pentes du col de Bussang avant de déboucher dans la vallée de la Thur. Si le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> bataillon parviennent à s'infiltrer dans les lignes allemandes, le 1<sup>er</sup> bataillon par contre se heurte à une résistance farouche de l'ennemi, les 23 et 24 novembre, et subit des pertes sensibles : le père Klein, aumônier du régiment et le lieutenant de la Bruchollerie sont tués sur la route du fort de Servance, à la ferme du Hardelet. Le 1<sup>er</sup> régiment du Morvan atteint la vallée de la Thur et arrive en Alsace dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 décembre. Accueillis en libérateurs, les hommes occupent les villes de la vallée sous une neige qui tombe à gros flocons : Ranspach, Saint-Amarin, Moosch, Husseren, Mitzach. Les combats ont été durs, les pertes sont sévères et les troupes épuisées par la fatigue et les privations.

Les mois de décembre et de janvier sont difficiles, l'hiver très rigoureux, la guerre de position éprouvante. La *Wehrmacht* résiste solidement dans la poche de Colmar. Le 12 décembre, une attaque du 4<sup>e</sup> bataillon visant à s'emparer d'une usine dans les environs d'Anspach échoue. Le 24 décembre, le même 4<sup>e</sup> bataillon est fortement attaqué à Moosch, qu'il a organisé en point d'appui. Le 25 décembre, de retour de la messe de minuit qui avait été donnée pour le régiment, le colonel « Chevrier » est blessé, puis évacué et remplacé.

Le régiment ayant perdu une grande partie de ses effectifs (morts, blessés, malades et évacués), la réorganisation du régiment est décidée le 15 janvier 1945. Il se contracte en deux bataillons de marche, le 1<sup>er</sup> commandé par le capitaine Lintillac et le 2<sup>e</sup> par Jean Chapelle (« Verneuil »). Il tient ses positions alsaciennes jusqu'au 4 février 1945, date à laquelle le front allemand est enfoncé entre Cernay et Thann, la poche de Colmar enfin réduite et la ville libérée. Les hommes du 1<sup>er</sup> régiment du Morvan atteignent la route des Crêtes ; le 5 février 1945, les hommes de « Verneuil » clouent dans la neige glacée qui recouvre le sommet du ballon de Guebwiller le drapeau du régiment « Verneuil ». Les opérations pour la libération de l'Alsace sont terminées.

Quelques hommes partis d'Auxerre avec le 1<sup>er</sup> bataillon du Morvan commandé par René Millereau n'avaient pas suivi le même parcours. Contactés par le bataillon de marche n° 11 (BM 11) de la 1<sup>ère</sup> Division française libre (DFL) en octobre 1944, ils avaient accepté d'intégrer ce bataillon et continué la guerre au sein de la 1<sup>ère</sup> DFL, sous le nom de « Bataillon Maurice Sellier ». Ils combattirent dans les Vosges puis ils furent envoyés en décembre 1944 dans la poche de Royan. Le 1<sup>er</sup> janvier 1945, ils furent engagés dans la défense de Strasbourg puis participèrent à la réduction de la poche de Colmar. Ils furent ensuite dirigés sur le massif de l'Authion et les Alpes du Sud et combattirent les Allemands sur le front italien : Isola, le col de la Lombarde, Borgo-San-Dalmazzo où ils étaient le 8 mai 1945.

#### **Les combats du 1<sup>er</sup> régiment des volontaires de l'Yonne**

Le 1<sup>er</sup> RVY quitte Joigny le 7 novembre 1944 et, dès le lendemain, cantonnés en Haute-Saône, les hommes pataugent dans la boue, perçoivent casques et capotes puis se dirigent sur Lure. En pleine nuit, ils relèvent des spahis, étirés face aux Allemands

dans le secteur de Ronchamp. Du 11 au 20 novembre, ils font le « terrible apprentissage de la guerre », selon l'expression du caporal Luc Berton, qui raconte : « *Terrés dans des postes avancés, des maisons fortifiées sommairement ou un mur de cimetière, il faut, de jour, de nuit, affronter les reconnaissances, les tirs de mortier, d'artillerie, de mitrailleuses ennemies, patrouiller*

**...« Terrés dans des postes avancés, des maisons fortifiées sommairement ou un mur de cimetière, il faut, de jour, de nuit, affronter les reconnaissances, les tirs de mortier, d'artillerie... »**

dans les champs de mines. » Le 21 novembre, le 1<sup>er</sup> RVY attaque en direction de Belverne. Du 22 au 28 novembre, il accomplit un mouvement tournant par le sud-est de Belfort, puis marche en direction du nord et libère les villages de Bourogne, Foussemagne, Chavanne, Bréchaumont. Le 29 novembre, il entre en Alsace à Traubach, y cantonne deux jours, puis regagne Belfort à pied où, le 1<sup>er</sup> et le 2 décembre, il complète ses équipements d'hiver et reçoit l'ordre de monter en ligne.

Arrivés à Soppe-le-Bas (Haut-Rhin), les hommes marchent jusqu'à Senthem. Les compagnies des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons gagnent par une marche forcée à travers des champs inondés leur position autour du carrefour de Michelbach. À la nuit tombante, ils s'installent dans des tranchées que les Allemands viennent d'abandonner. Pendant trois jours, grelottant sous une pluie glaciale dans des trous inondés, les hommes subissent les tirs de mortier ennemis. Le 7 décembre à l'aube, après une préparation d'artillerie, soutenu par un groupe de chars Sherman, le 1<sup>er</sup> RVY passe à l'attaque. Il avance d'un kilomètre, puis son offensive est repoussée. Le commandant Charpy est tué, les commandants Adam et Perreault sont blessés. Vers 15h, un groupe qui s'est porté volontaire repart à l'attaque avec pour objectif de détruire un char et une mitrailleuse lourde, éléments essentiels de la défense allemande. Après avoir progressé jusque dans Michelbach, ils sont contraints à l'arrêt et au repli sur leurs positions de départ. Le bilan est lourd : vingt morts (dont Moïse Flottet, chef du maquis Kléber), quatre-vingts blessés. Le 8 décembre, le 1<sup>er</sup> RVY, très éprouvé, est relevé et redescend à Guewenheim où il est mis au repos.

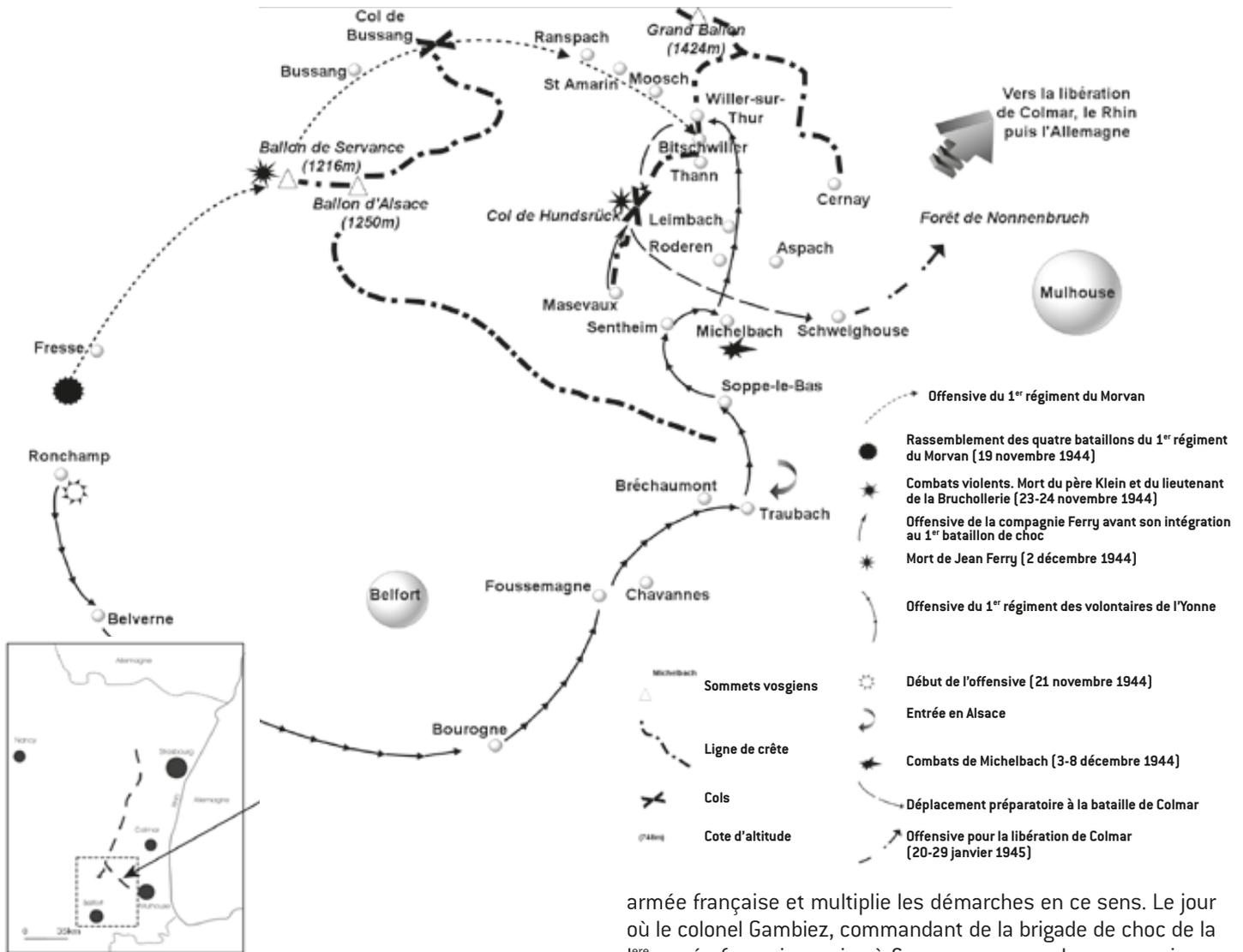
Dans la nuit du 13, il part pour Roderen et Lembach ; de là, il gagne Bethonvilliers dans le territoire de Belfort puis, le 27 décembre, il fait mouvement sur la vallée de la Thur. En position à Bitschwiller et Willer-sur-Thur, il assure pendant plus de deux semaines les patrouilles et les tours de garde sur les pitons enneigés dominant la vallée. Le 17 janvier 1945, il quitte Willer-sur-Thur pour le col du Hundsrück, Anjoutey, Bretton, Aspach. Ce mouvement le prépare à participer à la bataille pour la libération de la poche de Colmar.

Le 20 janvier, après une courte préparation d'artillerie, c'est l'attaque depuis Schweighouse sur la forêt de Nonnenbruch, à l'ouest de Mulhouse. Pendant une semaine, attaques et contre-attaques se succèdent, sur un terrain couvert de quarante centimètres de neige et infesté de mines, par un froid de -20°. Le lundi 29 janvier, trois jours avant la libération de Colmar, le 1<sup>er</sup> RVY, épuisé, est relevé et mis au repos à Bessancourt.

Comme le 1<sup>er</sup> régiment du Morvan avait disparu au sein du 27<sup>e</sup> RI, le 1<sup>er</sup> RVY est intégré dans le 35<sup>e</sup> régiment d'infanterie dont il devient

1944 / 70<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE / 2014

Les combats des FFI de l'Yonne dans les Vosges et en Alsace (novembre 1944 - janvier 1945)



le 3<sup>e</sup> bataillon, en février 1945. Le 22 mars, les hommes du 35<sup>e</sup> RI sont en position dans les secteurs de Neuf-Brisach, Biesheim, Schœnau, Mutterholtz. Le 18 avril, ils traversent le Rhin sur un pont de bateau au nord de Strasbourg, entrent en Allemagne et progressent à travers la Forêt noire jusqu'au Danube. Par Rastadt, Schweningen et Villingen, ils arrivent le 6 mai 1945 à Stüligen. Le 3<sup>e</sup> bataillon du 35<sup>e</sup> RI y reste cantonné jusqu'à sa démobilisation, en décembre 1945.

**Les combats de la compagnie Ferry**

Au lendemain de la libération de Sens, le capitaine Jean Ferry regroupe ses hommes à la caserne Gémeau. Les volontaires affluent: une quinzaine d'entre eux sont des élèves du professeur Ferry, d'autres viennent de Domats, Soucy, Saint-Clément, Cerisiers, Arces, Bray-sur-Seine. L'encadrement est constitué par des sous-officiers de carrière et une compagnie structurée voit le jour, qui demeure indépendante des deux autres unités militaires en formation. Ferry a la ferme intention d'intégrer directement la 1<sup>ère</sup>

armée française et multiplie les démarches en ce sens. Le jour où le colonel Gambiez, commandant de la brigade de choc de la 1<sup>ère</sup> armée française arrive à Sens pour passer la compagnie en revue, la preuve est faite que les efforts du capitaine Ferry sont en train d'aboutir.

Le 2 novembre 1944, 135 hommes de la compagnie Ferry quittent Sens. La compagnie s'intègre au bataillon Bayard, qui est un bataillon de choc constitué de volontaires de la Côte-d'Or et en constitue la 4<sup>e</sup> compagnie. Le 28 novembre 1944, elle arrive au pied de la route Joffre qui, par le col du Hundsrück, joint Masevaux à Thann dans la vallée de la Thur. Elle traverse Masevaux, libère la vallée, atteint Bourbach-le-Haut et subit son premier combat le 30 au matin, à la ferme de la Boutique, perdant trois hommes qui sont les premiers morts de la compagnie. Le 2 décembre, Jean Ferry est tué au col du Hundsrück.

Les hommes prennent quelques jours de repos puis le bataillon se reconstitue à Morvillars, près de Delle. Ils ne sont plus qu'une centaine, et 80 d'entre eux acceptent l'offre qui leur est faite de s'intégrer au 1<sup>er</sup> bataillon de choc. Formé en Algérie en 1943 par le colonel Gambiez, ce bataillon prestigieux a combattu en Corse, à l'île d'Elbe, en Provence et dans les Vosges. Il a subi de lourdes



Les hommes du BM 11 (de la 1<sup>ère</sup> Division française libre) dans la neige des Alpes du Sud. Musée de la Résistance, Auxerre.

**« Intimidés et inquiets, les quatre-vingts hommes (de la compagnie Ferry) sont reçus fraîchement par les anciens. La reprise en main est sévère ; ils s'aperçoivent très vite qu'ils ne sont pas arrivés dans une unité comme les autres... »**

perles et a besoin de sang neuf. Jean Peretti raconte : *« Intimidés et inquiets, les quatre-vingts hommes (de la compagnie Ferry) sont reçus fraîchement par les anciens. La reprise en main est sévère ; ils s'aperçoivent très vite qu'ils ne sont pas arrivés dans une unité comme les autres. Ils reçoivent chacun une mitraillette, un paquetage américain et des badges "1<sup>er</sup> bataillon de choc" à coudre sur le haut de la manche droite des vêtements. Dans les nouveaux groupes de combat, les Anciens encadrent les Bleus qu'ils sont. »*

Le 18 janvier 1945, le 1<sup>er</sup> bataillon de choc part pour participer à la défense de Strasbourg. Par Luxeuil, Gérardmer, Saint-Dié, il atteint Molsheim, puis Kronenbourg dans la banlieue de Strasbourg. Le 29 janvier, c'est le départ pour Jepsheim, village situé au nord de Colmar, et dès le lendemain c'est l'offensive avec les chars américains. La défense allemande empêche d'atteindre le canal du Rhône au Rhin qui était l'objectif. Le bataillon compte trente morts, cent blessés et quinze prisonniers. Une seconde offensive commence, peu après minuit, et dure jusqu'à dix heures du matin ; elle permet la ruée sur Colmar où le bataillon défile, victorieux. Un mois de repos est accordé aux hommes, qui le prennent à Colmar et Soultz. Du 27 février au 27 mars 1945, plusieurs officiers sont désignés pour suivre les cours de l'école des cadres de Rouffach. Le bataillon arrive à Niederbetschdorf, dans les environs de Haguenau, le 27 mars au soir. Il passe la frontière allemande à Wissembourg le 2 avril puis il franchit le Rhin à Gemersheim. Il subit quelques accrochages dans la forêt de la Hardt, conquiert

Pforzheim, puis infléchit sa progression vers le sud, de manière à ouvrir une route en direction de Freudenstadt pour couper en deux la 1<sup>ère</sup> armée allemande. À partir du 19 avril, les hommes, agrippés sur les chars, foncent en direction d'Ulm et du Danube qu'ils atteignent à Sigmaringen, le 26 avril. Puis c'est la frontière autrichienne, franchie à Lindau le 4 mai, Feldkirch et enfin Dalaas, petit village de l'Arlberg, atteint le 7 mai. Quatre cents kilomètres ont été parcourus en trente-huit jours.

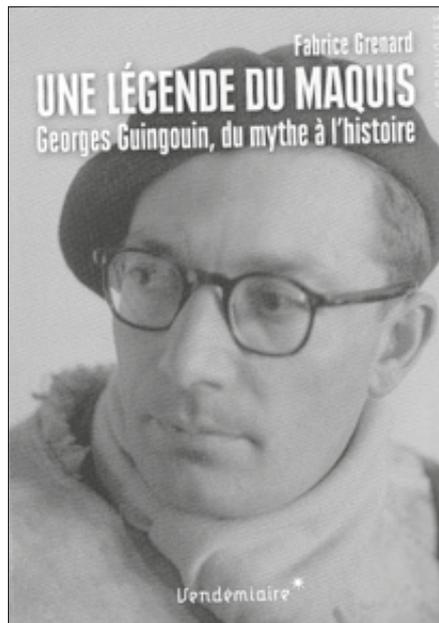
Un certain nombre de maquisards de l'Yonne ne furent intégrés dans aucune de ces trois unités militaires FFI à l'automne 1944. Ils constituèrent en janvier 1945 le 2<sup>e</sup> bataillon de l'Yonne, commandé par René Millereau [« Max »] qui eut pour mission de surveiller une bande de territoire le long de la frontière franco-suisse, puis qui devint le 2<sup>e</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie quand celui-ci fut reconstitué et qui participa alors à l'occupation du Palatinat. D'autres enfin trouvèrent l'occasion de s'engager dans la 2<sup>e</sup> DB ou dans une autre unité militaire.

Les combattants volontaires de l'Yonne ont payé un lourd tribut à cette guerre trop souvent méconnue. Au 1<sup>er</sup> régiment du Morvan, 220 hommes sont morts, auxquels s'ajoutent de nombreux blessés. Au 1<sup>er</sup> régiment des volontaires de l'Yonne, on compte 68 morts et 221 blessés. La compagnie Ferry a perdu 13 hommes et compte 33 blessés. ■■■

# VIENT DE PARAÎTRE *Une légende du maquis, Georges Guingouin, du mythe à l'histoire* de Fabrice Grenard

par Joël Droglad

**A**uteur d'une thèse sur le marché noir publiée en 2008, Fabrice Grenard a abordé ses travaux sur la Résistance par la question mal connue des « maquis noirs » et des « faux maquis » et les poursuit aujourd'hui en proposant une biographie du très célèbre et très contesté chef de maquis Georges Guingouin, qui a connu une trajectoire glorieuse entre 1940 et 1944. « À 32 ans seulement, il incarne, à la fin de la guerre, la figure du héros pour toute une région, sa gloire dépassant même les frontières limousines pour acquérir une résonance nationale [...] Ses exploits sont si nombreux, sa geste si héroïque qu'il est toutefois difficile de distinguer ce qui relève de la réalité ou d'une légende qui n'a cessé de se développer à la faveur du combat clandestin [...] Or, parallèlement à la « légende dorée » entretenue par tous ses partisans, celle d'un maquisard entré très tôt en résistance, échappant à toutes les poursuites, multipliant à la tête de ses hommes les actions de sabotage et de guérilla, se développa également, à l'initiative de ses détracteurs, une « légende noire » tendant à assimiler Georges Guingouin à un « chef de bande de l'espèce la plus féroce » [...] À la geste héroïque des années 1940-1944 succéda une véritable tragédie au cours des années d'après-guerre. Adulé en 1945, [...] il est tout d'abord exclu en 1952, après l'avoir servi pendant 17 ans, du Parti communiste français qui l'accuse d'être un « ennemi de la pire espèce » et développe de nombreuses rumeurs sur son compte [...] En 1953, il est inculpé et emprisonné



Fabrice Grenard, *Une légende du maquis. Georges Guingouin, du mythe à l'histoire*, Vendémiaire, 2014, 603 pages, 26 euros.

**« À 32 ans seulement, il incarne, à la fin de la guerre, la figure du héros pour toute une région, sa gloire dépassant même les frontières limousines pour acquérir une résonance nationale [...] »**

*pour complicité d'assassinat dans une affaire de droit commun [...] bien qu'il y soit totalement étranger ».*

Pour répondre à toutes ces accusations, Georges Guingouin a par la suite publié deux livres qui ont contribué à fonder sa légende : militant communiste, il se serait opposé très tôt au pacte germano-soviétique ; dès 1941, en se cachant dans les bois, il serait devenu « le premier maqui-

sard de France » ; « préfet du maquis », il aurait exercé à partir de l'été 1943 un contrôle total sur un assez vaste territoire ; « stratège militaire », il aurait, en juin 1944, mené une guérilla assez efficace pour infliger un retard de 48 heures à la division *Das Reich* dans sa remontée vers le front de Normandie puis, en juillet 1944, remporté une des seules victoires militaires contre l'armée allemande que l'on puisse mettre à l'actif d'un maquis. Enfin, en août 1944, il aurait libéré Limoges sans effusion de sang en s'opposant à ce qu'une attaque frontale ne soit lancée. Constatant que toutes ces affirmations ont été souvent reprises telles quelles dans des ouvrages de vulgarisation consacrés à l'histoire de la Résistance ou à celle des maquis, Fabrice Grenard se propose de les soumettre à un examen scientifique rigoureux à partir de l'étude d'une documentation en partie inédite.

**Un militant communiste d'une absolue fidélité au parti**

Né en 1913, orphelin de père, fils unique, Georges Guingouin a grandi aux côtés de sa mère, institutrice. Il entre en 1930 à l'École normale de Limoges et est nommé en octobre 1935 instituteur à Saint-Gilles-les-Forêts, petite commune au cœur de la montagne limousine. Instituteur et secrétaire de mairie, il devient rapidement « une référence intellectuelle écoutée et estimée par la population locale ». Il adhère au Parti communiste en octobre 1935, dans une région où le parti est solidement implanté et connaît une dynamique favorable à l'approche des élections de 1936. Il gravit les échelons de la hiérarchie du parti et entre au Bureau régional en 1937 ; « ses idées s'inscrivent dans la grande orthodoxie communiste de l'époque » et son admiration pour l'Union soviétique et

pour Staline est totale. Il accepte le pacte germano-soviétique et est l'un des principaux animateurs de la reconstitution du PCF clandestin en Haute-Vienne.

Au début du mois d'août 1940, il entreprend de rédiger, sur un cahier d'écolier, un texte de 12 pages intitulé « Appel à la lutte » qui revient sur les événements récents et qui est destiné à être diffusé à des militants. Fabrice Grenard montre qu'il ne s'agit pas, comme on l'a souvent affirmé, d'un des premiers appels à la résistance contre les Allemands, qui prouverait l'existence d'une double ligne au sein du PCF. On ne trouve dans ce texte aucun appel à la lutte contre l'occupant allemand ; l'URSS y est idéalisée et le pacte germano-soviétique est présenté lui-même comme « *un succès énorme de politique étrangère pour les soviets* ». La saisie par les policiers de faux papiers qu'il avait fabriqués l'oblige à passer dans la clandestinité en février 1941.

#### **Passage dans la clandestinité, propagande rurale et désaveu du parti**

Il fait alors un choix décisif, contrairement aux souhaits du parti et terriblement contraignant pour sa vie personnelle car il est fiancé. Il accepte de devenir l'imprimeur clandestin du parti mais il refuse de venir s'installer dans une planque à Limoges. Il décide de se cacher dans les bois, dans une région où il pourra bénéficier des complicités nécessaires à sa sécurité et à son ravitaillement. Il imprime une grande quantité de tracts et de papillons qui sont distribués sur les foires et dont le contenu s'adresse aux paysans. C'est un motif de mécontentement pour le parti qui préconisait de faire des distributions de tracts avant tout dans les grandes villes, près des usines et des lieux fréquentés par les ouvriers.

C'est au tournant des années 1941-1942 qu'il commence à poser les premiers jalons de la lutte armée en envisageant de créer de petits groupes de choc, composés de trois ou quatre hommes armés, chargés de protéger les équipes de distributeurs de tracts ou d'opérer des sabotages ou attentats contre l'occupant. Il est alors fortement désavoué par un responsable qui l'a convoqué et qui lui rappelle que la priorité du parti consiste à mener une action de propagande et à préparer des groupes armés dans les zones urbaines et non

dans les zones rurales. Il refuse de faire son autocritique et prétend au contraire démontrer qu'il a raison. Il est donc sanctionné par un « retour à la base ».

#### **C'est au tournant des années 1941-1942 qu'il commence à poser les premiers jalons de la lutte armée en envisageant de créer de petits groupes de choc.**

#### **Vers la lutte armée et le maquis**

Après un passage en Corrèze, Guingouin revient en Haute-Vienne bien qu'il y soit activement recherché. Son action change de nature à la fin de l'année 1942 en s'orientant vers la lutte armée. Il prend l'initiative d'une série de sabotages retentissants, presses à fourrage, viaduc ferroviaire, ce qui lui vaut plusieurs condamnations par la justice de Vichy. Le maquis est créé entre la mi-avril et l'été 1943. Après avoir soigneusement choisi dans la forêt un lieu d'implantation, il édifie avec les quelques hommes qui l'accompagnent une cabane couverte de branchages et de feuilles, qui seront ensuite remplacées par des bâches de batteuses imperméables. Il parvient à trouver des armes par des contacts avec des membres de l'Armée secrète. Fabrice Grenard démontre qu'il faut relativiser certaines des affirmations développées par Guingouin à propos de l'originalité et de l'antériorité de cette nouvelle organisation. Cette évolution s'inscrit en effet dans le cadre des ordres donnés par le PCF et ne repose pas sur la seule décision originale de Guingouin. D'autre part, ce maquis n'est pas le premier maquis du Limousin mais son créateur a cherché à reproduire ce qui se faisait dans le département voisin de la Corrèze où les maquis sont antérieurs.

#### **Renforcement et action du maquis, nouveau désaveu du Parti communiste**

Aux fidèles de l'ancien instituteur, jeunes militants communistes qui le connaissent et enfants du pays, s'ajoutent des réfractaires au STO dont certains sont étrangers à la région. Ces premiers maquisards sont jeunes et de condition modeste ; la quasi-totalité sont des militants ou des sympathisants communistes. Guingouin est un chef qui s'impose à eux à la fois par son âge, sa formation intellectuelle et son

expérience de responsabilité politique. Il inaugure ainsi la stratégie de guérilla prônée par l'état-major FTP, qu'il multipliera par la suite. Le sabotage des batteuses heurte les paysans et le responsable départemental du parti lui demande d'y renoncer. Non seulement il refuse mais il rédige un rapport dénonçant le bureaucratisme du responsable. Il fait donc l'objet d'une nouvelle sanction et le parti lui demande de gagner une autre région. Il refuse.

À partir de ce moment, il va développer son maquis de façon autonome et isolée, sans aucun lien avec la direction départementale du parti. Ce n'est que six mois plus tard, au printemps 1944, lorsque son maquis sera devenu le plus important et le mieux équipé de toute la Haute-Vienne, que la direction du parti reprendra contact avec lui. Pour l'instant, ne respectant ni la discipline ni la hiérarchie, il est un homme à éliminer et « *des tentatives d'élimination semblent bien avoir été envisagées* », sans qu'aucun document ne puisse jusqu'à ce jour le démontrer.

#### **L'emprise politique du « préfet du maquis »**

L'un des aspects les plus originaux de l'action de ce chef de maquis est l'emprise politique qu'il parvient à avoir sur le territoire qu'il contrôle, territoire beaucoup plus réduit que l'ensemble du Limousin contrairement à ce qui est souvent affirmé. Il parvient à incarner dans le monde rural une autorité concurrente de celle de Vichy et à bénéficier du soutien des paysans et des populations locales. Il rédige des « arrêtés » qu'il signe « le préfet du maquis » et qui sont affichés sur les murs dans les principales communes.

Imposant une taxation des prix différente de celle de Vichy, ces « arrêtés » sont un défi au régime et à son administration et la preuve que le maquis s'empare des leviers de police et d'économie agricole. Commerçants et producteurs reçoivent à leur domicile des lettres les enjoignant de ne plus appliquer la législation de Vichy, tandis que des maires sont conduits à démissionner. Un système d'amendes et de sanctions est mis au point, appliqué, et médiatisé par des affiches placardées. Son réseau de renseignement lui permet de connaître les faits et gestes des gendarmes qui, par prudence, se montrent de

## LIVRES

plus en plus complices, tandis que les GMR (Groupes mobiles de réserve), bénéficiant d'équipements et d'armement modernes, continuent de constituer un adversaire redoutable.

### Un maquis puissant et autonome qui agit à ciel ouvert

Dans la nuit du 7 au 8 juin 1944, un petit commando composé de quatre agents alliés est parachuté pour prendre contact avec le maquis de Guingouin, ignorant qu'il s'agit d'un maquis communiste, ou feignant de l'ignorer pour des raisons d'efficacité. Cette équipe sert de relais sur place pour équiper le maquis en obtenant des parachutages et favoriser la mise en œuvre des plans de sabotages préparatoires au Débarquement.

Guingouin réorganise son maquis devenu puissant et ne se cache presque plus. Installé à Sussac, le maquis est ravitaillé chaque jour par des commerçants et des agriculteurs du village. L'administration de Vichy n'y a plus aucun pouvoir, les forces de police françaises et allemandes ne s'y risquent plus. Le maquis étant totalement autonome, il n'applique pas les différents programmes d'action préparés à Londres

### A la mi-juin 1944, Le maquis de Guingouin est la cible d'une vaste opération de ratissage destiné à desserrer l'étau autour de Limoges et à sauvegarder les principaux axes de transport.

et ne participe pas aux différentes actions planifiées par l'état-major FTP. Fabrice Grenard étudie l'épineuse question de l'insurrection populaire et des libérations anticipées organisées dans plusieurs régions par le parti communiste. Guingouin était opposé à la libération prématurée de Limoges mais « *il convient de nuancer considérablement* » son rôle dans la mesure où il n'a pas participé aux rencontres organisées pour en débattre et où plusieurs voix se sont élevées pour que ce projet soit abandonné. « *Contrairement à ce qu'il a affirmé, Guingouin n'est donc pas celui qui permet à Limoges d'éviter le sort de Tulle.* »

#### Ralliement aux FTP et combats contre la division *Das Reich*

En juin 1944, Guingouin sort de son iso-

lement et adhère officiellement aux FTP. Ce ralliement est l'aboutissement de plusieurs mois de négociations avec les cadres du Parti communiste qui en ont pris l'initiative, estimant qu'ils ne peuvent se passer du maquis le mieux équipé et le mieux organisé de toute la Haute-Vienne. Guingouin a négocié et obtenu la direction militaire départementale des FTP. Reconnu officiellement par Londres, il bénéficie de très importants parachutages : 800 conteneurs largués en plein jour le 25 juin 1944 par 72 avions. Il est désormais intégré dans une stratégie militaire globale dictée à la fois par l'état-major FTP et par les Alliés. Les maquisards font désormais sauter de nombreux ponts, organisent des déraillements de train et multiplient les embuscades sur les routes du département.

A la mi-juin, le maquis se trouve face à la division *Das Reich*, dont l'ordre de mission n'est pas de rejoindre immédiatement le front de Normandie, mais de réprimer les maquis. Le maquis de Guingouin est la cible d'une vaste opération de ratissage destiné à desserrer l'étau autour de Limoges et à sauvegarder les principaux axes de transport. Cette fois Guingouin décide de ne pas

battre en retraite alors que trois colonnes allemandes convergent vers son maquis de la forêt de Châteauneuf. Entre 2 500 et 3 000 soldats allemands disposant d'environ 500 véhicules vont affronter 2 000 à 3 000 maquisards : c'est la « bataille du mont Gargan », qui se déroule du 16 au 24 juillet 1944. Tous les combats ont été à l'avantage des Allemands, qui ont occupé les régions qu'ils voulaient occuper, mais ils n'ont pas pu anéantir le maquis ni s'emparer de son chef. Aussi les maquisards considèrent-ils qu'ils ont remporté une victoire.

#### Guingouin chef des FFI et libérateur de Limoges

Guingouin est nommé chef des FFI de la Haute-Vienne et constitue un état-major composé à parts égales d'officiers FTP



Georges Guingouin vers 1944.  
Musée de l'Ordre de la Libération.

et d'officiers de l'Armée secrète (qu'il méprise). Il mobilise ses hommes pour l'opération d'encerclement de Limoges qui doit aboutir à sa libération. Londres parachute de nouveaux moyens en hommes et en armement. La garnison allemande est mise sous pression jusqu'à ce qu'elle soit contrainte de capituler. Guingouin et ses troupes entrent dans Limoges le 21 août 1944.

Fabrice Grenard, rappelant que Guingouin a été accusé d'avoir fait régner une véritable terreur au cours des journées qui ont suivi la libération de Limoges, accusations qui ont largement contribué à façonner la « légende noire » du chef maquisard, montre que ces accusations « *ne résistent aucunement à un examen des faits* ». Il montre également qu'il n'y a pas eu la moindre tentative de révolution, que Guingouin a veillé au rétablissement de la démocratie et des institutions républicaines et qu'« *il ne peut être considéré comme un petit dictateur ou tyran local* ». Le cadre juridique de l'épuration a été respecté dans toute la mesure du possible et seuls des collaborateurs ont été exécutés.

#### La descente aux enfers

##### Acte 1 : Désillusions municipales

Considéré comme un héros pour son action dans la Résistance, décoré de la Légion

d'honneur, nommé Compagnon de la Libération par le général de Gaulle, Guingouin est au sommet de sa gloire lorsqu'il est élu maire de Limoges, à 32 ans seulement, en 1945. Mais il va très vite « *connaître une véritable descente aux enfers* ».

Guingouin est élu maire de Limoges à la faveur d'une division des socialistes et de sa forte popularité. Son programme est résolument social avec d'importants projets de modernisation urbaine, médicale, scolaire, sportive et culturelle. La nouvelle municipalité doit faire face à des défis considérables : pénurie de matières premières, manque de logements, alors qu'elle dispose de moyens réduits. Toutes les promesses ne pouvant être tenues, Guingouin est sévèrement battu aux élections municipales de 1947.

#### **La descente aux enfers**

##### **Acte 2 : Exclu du parti et qualifié d'« ennemi de la pire espèce »**

Au sein du Parti communiste, Guingouin est fortement critiqué ; les cadres ne lui pardonnent pas ses multiples refus d'obéissance et son autonomie d'action. Convaincu que Thorez est mal informé, Guingouin rédige un long rapport à son intention, insistant sur les erreurs commises par le parti, et critiquant notamment plusieurs cadres. En 1949, il est reçu par Thorez qui lui promet de soumettre son rapport à la discussion. Il multiplie les démarches, s'adresse à Duclos, s'acharne, agace le Comité central et commet l'irréparable en publiant des tracts mettant en cause sa propre fédération. En 1952, il prend parti pour Charles Tillon et attaque une nouvelle fois la direction du PCF. La direction exige de sa cellule qu'elle vote son exclusion et *L'Humanité* publie le 1<sup>er</sup> novembre 1952 un très violent article intitulé « *Guingouin est démasqué* ». La critique n'est pas seulement politique mais la probité et l'honnêteté de Guingouin sont mises en cause afin de le discréditer. Quinze jours plus tard, un second article le traite d'« *ennemi de la pire espèce* ».

Son exclusion ne s'explique pas par un désaccord idéologique mais par sa constante critique de la stratégie politique du parti et des erreurs commises par certains cadres de l'appareil. Il refusa toujours de faire la moindre concession et de rentrer dans le

##### **En 1949, il est reçu par Thorez qui lui promet de soumettre son rapport à la discussion. Il multiplie les démarches, s'adresse à Duclos, s'acharne, agace le Comité central et commet l'irréparable en publiant des tracts mettant en cause sa propre fédération.**

rang. Son exclusion était donc « *logique, au vu du contexte et de la manière de fonctionner du PCF durant cette période* ».

#### **La descente aux enfers**

##### **Acte 3 : les insultes, la prison, la torture**

Au début des années 1950, avec le retour de la droite au pouvoir et le vote des lois d'amnistie favorables aux condamnés pour collaboration, les attaques cherchant à ternir l'action de la Résistance se multiplient, visant à discréditer les maquis, présentés comme des organisations criminelles. Un inspecteur de police qui fut un fidèle serviteur de Vichy, un socialiste anticommuniste et l'avocat néo-vichyste Isorni conjuguent leurs efforts pour monter un dossier accusatoire et développer une campagne de presse hostile au maquis. Guingouin est accusé de complicité d'assassinat en décembre 1953 et emprisonné.

L'auteur montre que l'image d'un maquis totalement encadré, où régnait une discipline de fer, et qui aurait contrôlé son territoire – image que Guingouin a lui-même donné de son maquis – put être retournée contre lui par ses détracteurs et a permis de le rendre responsable de tous les crimes et exactions qui s'étaient produits dans l'ensemble du Limousin, alors qu'il n'a jamais contrôlé qu'un espace beaucoup plus restreint et qu'il n'a jamais été le « chef du maquis limousin ».

« *Après une incarcération de près de six mois, au cours de laquelle il faillit perdre la vie sous les coups de matraque de ses geôliers, il se trouva pendant six ans, jusqu'à ce qu'il soit totalement innocenté par la chambre des mises en accusation de Lyon en 1959, au coeur d'une affaire politico-judiciaire visant à ternir tout ce qui avait fait sa renommée quelques années plus tôt à la tête de son maquis.* »

#### **Une trop tardive réhabilitation**

Les attaques contre Guingouin se renouvelèrent au long des années 1970 et 1980.

Aussi s'efforça-t-il de défendre son action dans la Résistance et de célébrer les exploits de son maquis par la publication de divers articles et ouvrages. Il dut attendre les toutes dernières années de sa vie pour connaître enfin une double réhabilitation : réhabilitation politique, quand Robert Hue, au nom du Parti communiste français, reconnut en 1998 l'injustice des accusations qui avaient été portées contre lui et qui avait provoqué son exclusion en 1952 ; réhabilitation morale, « *puisque après avoir été au centre de nombreuses polémiques sur ce qu'avait été son rôle à la tête de son maquis, Guingouin vit se développer autour de sa personne un consensus célébrant le héros qu'il avait été* ». Les plus vibrants hommages lui sont rendus à l'occasion de son décès, le 27 octobre 2005. ■

# MAQUIS 44

## Deuxième édition dans l'Aillantais



Acteurs et figurants prennent la pose avant d'entrer dans l'histoire...

par Thierry Roblin

photos : Claire Joffre, Frédéric Joffre

Les 13 et 14 juin 2014, l'ARORY organisait la 2<sup>e</sup> édition de « Maquis 44 ». Rappelons le concept : il s'agit de randonner sur les « chemins de la Résistance » inaugurés en juillet 2012 dans l'Aillantais<sup>1</sup> tout en découvrant des événements locaux, contextualisés par des animations proposées par des comédiens et figurants<sup>2</sup>. Cette année, le parcours empruntait un tronçon du Chemin des stèles Chassy-Aillant-Chassy, soit une boucle de 6 km. Toujours gratuite mais avec inscription obligatoire, les randonneurs avaient le choix entre deux dates pour découvrir les animations et le final en nocturne, annoncé comme surprenant ! Au total, les deux randonnées ont rassemblé 300 personnes, les organisateurs ayant dû limiter le nombre de participants pour des raisons de sécurité et de conditions d'écoute.



Des Feldgendarmes procédaient au contrôle... des inscrits !

Lecture du poème *Les lilas et les roses* dans le Tholon...



Lecture du rapport de mission de l'agent anglaise, « Nicole ».

**A** peine arrivés au départ situé sur le chemin de Goubille, entre Chassy et Aillant-sur-Tholon, les randonneurs étaient plongés dans le contexte de l'Occupation avec la présence de *Feldgendarmes*<sup>3</sup> qui procédaient aux contrôles... des inscriptions ! Cette première animation avait pour but de rappeler qu'après l'Armistice du 22 juin 1940, l'Yonne, comme bon nombre de départements français situés au nord de la ligne de démarcation, était placée sous le contrôle de l'administration militaire allemande.

**« 0 mois des floraisons mois des métamorphoses. Mai qui fut sans nuage et juin poignardé<sup>4</sup> (...) »**

La première lecture intervenait rapidement, seulement après un kilomètre : une jeune fille vêtue d'une longue robe blanche portée par le courant de la rivière du Tholon, récitait une poésie d'Aragon écrite en juillet 1940, *Les lilas et les roses*. Surpris puis charmés par la poésie de l'animation proposée dans un cadre si bucolique, les randonneurs découvrirent une oeuvre certes moins connue que le poème *La Rose et le Réséda* du même auteur, mais tout aussi intéressante par son évocation des traumatismes provoqués par l'exode et la défaite de juin 1940.

Les randonneurs poursuivirent leur chemin jusqu'à Aillant-sur-Tholon puis s'arrêtèrent dans une ruelle nommée « Allée Promenade des Anglais » où se tenaient deux hommes. L'un demanda à l'autre :

« Riton : Alors, t'a récupéré tes colis ?

Pierre : Ouais, ils sont arrivés à la gare de Cézy. C'est Paulette qui les a convoyés cette fois-ci. Depuis Paris... et en train. Elle n'a pas peur Paulette. Voyager avec tous ces gaillards qui parlent même pas français, avec les contrôles<sup>5</sup> (...) »

Cette scène évoquait l'activité du réseau Bordeaux-Loupiac, une organisation dépendante des services de la France Libre et dont l'objectif était de secourir des aviateurs alliés victimes des tirs des batteries antiaériennes allemandes. Dans l'Yonne, ce réseau a aidé au transfert vers l'Angleterre d'une trentaine de pilotes dont la majorité était des Anglais. Une antenne de ce réseau a été particulièrement active pendant l'été 1943 à Aillant-sur-Tholon, d'où le nom « Allée Promenade des Anglais ».

**« My name is Margareth Knight. I was born on april 19<sup>th</sup>, 1920 in Paris (...) »**

Le groupe reprit sa progression en empruntant l'ancienne voie du « tacot », en direction de Chassy. Au détour d'un virage, une femme se tenait assise sur le capot d'une Renault Vivastella. Les randonneurs comprirent rapidement que cette personne était anglaise :

« Je m'appelle Marguerite Knight. Je suis née le 19 avril 1920 à Paris d'un père anglais et d'une mère polonaise. Avant guerre, j'exerçais le métier de sténodactylo à Londres. J'ai

## L'ÉVÉNEMENT

incorporé le SOE (ministère de la Guerre britannique) en tant que membre du FANY (le First Aid Nursing Yeomanry, que l'on pourrait traduire par « la Compagnie des infirmières d'urgence »).

*J'ai fait partie des cinquante FANY qui ont été envoyées en mission en France. C'est peu car les responsables du SOE avaient dû mal à recruter des agents parlant parfaitement le français [...]*

Ce témoignage permettait de découvrir l'apport des Anglais dans la Résistance en France. Dès 1941, le premier ministre britannique Churchill, décidait de créer le SOE (Service Operations Executive) afin d'implanter des réseaux de résistance dans toute l'Europe. Dans l'Yonne, un réseau SOE nommé Jean-Marie Buckmaster a été particulièrement actif. Des agents venus d'Angleterre ont aussi renforcé cette résistance intérieure. Ainsi, l'agent Margaret Knight (« Nicole ») a été parachutée en France en mai 1944 à Marcenay (Côte-d'Or) puis a rejoint le PC du réseau Jean-Marie installé dans l'Aillantais.

### La répression de la Résistance

Arrivés à Chassy, les randonneurs assistèrent à une scène spectaculaire. Un barrage de GMR leur barrait la route puis une traction-avant déboila dans un nuage de fumée ! Un civil vêtu d'un long manteau de cuir et d'un chapeau noir descendit du véhicule en claquant la portière :

Discussion animée entre l'officier du SD allemand (de dos) et l'officier français du GMR.

### Arrivés à Chassy, les randonneurs assistèrent à une scène spectaculaire. Un barrage de GMR leur barrait la route puis une traction-avant déboila dans un nuage de fumée !

« Haas : Alors Guyenne... vos GMR ont encore laissé passer les terroristes ?

GMR Guyenne : Oberstleutnant Haas, nous sommes désolés mais cette fois-ci, les bandits ont eu une chance inouïe !

Haas : Je suis d'accord avec vous, les terroristes ont eu de la chance, celle d'avoir affaire à votre incompetence ! Vos GMR, comment dites-vous déjà ? Ah oui, vos groupes mobiles de réserve sont... inefficaces !

GMR : Pourtant Oberstleutnant, nos moyens en hommes et en matériel sont importants. Le commissaire Grégoire met tout en œuvre pour réprimer les terroristes. »

Cette scène était l'occasion d'évoquer la répression de la Résistance menée par l'occupant, ici représenté par le SS Karl Haas du SD (Sicherheitsdienst, service de sécurité), assisté des GMR (Groupe mobile de réserve, spécialisé contre la lutte contre les terroristes) créés par Vichy et dirigés dans l'Yonne par le commissaire Grégoire, responsable de la répression contre la Résistance dans le département de l'Yonne.

### « Ici Londres, les Français parlent aux Français. Je répète, les... »

Arrivant à proximité de la marie de Chassy, les randonneurs assistèrent à la lecture d'un témoignage qui évoquait la réception du premier parachutage du centre de l'Yonne, celui du Four à Chaux (entre Chassy et les Ormes), qui eut lieu dans la nuit du 22 au



Les résistants à l'écoute de Radio-Londres.

Opération de police et rafle dans Saint-Maurice-Thizouaille...



... une reconstitution interprétée avec intensité et talent par les acteurs et figurants.



23 juillet 1943. Ce parachutage a permis d'armer une résistance qui commençait à se développer pendant l'été 1943. Puis, poursuivant leur chemin jusqu'à la place du village et alors que la nuit tombait, les randonneurs eurent la surprise d'entendre l'écho d'une radio, celle de Londres. Deux maquisards se faisaient face :

*« Riton : Depuis le Débarquement, les Ricains foncent vers nous, d'ici quelques jours, je vous parie, Commandant Roger, qui s'ront dans l'Yonne. Depuis l'temps qu'on attend, c'te java qu'on va faire ! Et les collabos et les salopes qu'ont couché avec les boches, on va leur faire payer !*

*Roger : Attention Riton ! L'ennemi n'a pas tiré ses dernières cartouches. Actuellement les combats sont encore compliqués pour les Alliés. Le bocage normand est une terrible bataille, les haies ont remplacé les tranchées.*

*Riton : Bocage ou tranchées, j'y comprends qu'dalle, moi ! N'empêche, c'qu'je dis, c'est que les boches sont foutus !*

*Roger : Oui mais le danger est encore là, n'oublie pas, Riton, que les Allemands occupent encore le département (...)* »

**Ainsi, le 9 juin 1944, le village de Saint-Maurice-Thizouaille était investi par une centaine de soldats allemands à la recherche d'un dépôt d'armes !**

### **Le 9 juin 1944, opération de police allemande à Saint-Maurice-Thizouaille**

Cette scène évoquait la stratégie de la Libération décidée par les Alliés à laquelle les résistants de l'intérieur ont été associés. Après le Débarquement du 6 juin 1944, les maquis et les parachutages se sont multipliés. Mais l'occupant allemand contrôlait encore le département et entendait bien le montrer en organisant des opérations de répression.

Ainsi, le 9 juin 1944, le village de Saint-Maurice-Thizouaille était investi par une centaine de soldats allemands à la recherche d'un dépôt d'armes. La reconstitution de l'opération de police allemande, une scène très intense à l'atmosphère lourde et angoissante, puis la lecture d'un témoignage permettaient d'évoquer ce tragique évènement au cours duquel le résistant Georges Manoury et quatre de ses compagnons ont été arrêtés puis déportés. La Libération était donc, en juin 1944, encore loin d'être réalisée.

## L'ÉVÉNEMENT



Un bal de la « Libération » attendait les randonneurs à l'issue de cette randonnée historique.

### Aillant est libéré, Aillant est libéré !

Plus loin, au hameau du Foulon situé à proximité du chemin de Goubille, les randonneurs découvrirent des soldats allemands retenus prisonniers par des résistants que les phares des tractions et d'une jeep<sup>6</sup> éclairaient. Pensant que cette animation était la dernière, les randonneurs commençaient à se diriger vers leurs véhicules stationnés à proximité quand une explosion retentit, suivie par les hurlements d'un homme : « *Aillant est libéré, Aillant est libéré !* ». Invités à entrer dans le parc du Moulin d'Arbonne, les randonneurs eurent la surprise de découvrir des images de la Libération projetées sur la façade du moulin, pendant que les premières notes jouées par un orchestre champêtre annonçaient le début du bal !

Tout le monde semblait ravi par ce voyage dans le temps que l'ambiance du crépuscule puis d'une belle nuit d'été rendait encore plus agréable. Quand soudain, comme un bouquet final, un feu d'artifice éclaira le ciel aillantais afin de rappeler qu'il y a presque 70 ans, le 16 août 1944, Aillant-sur-Tholon était la première commune de l'Yonne à être libérée.

### Quel avenir pour « Maquis 44 » ?

L'ARORY, parce qu'elle n'en a pas les compétences, doit s'associer avec des professionnels reconnus pour l'organisation de « Maquis 44<sup>7</sup> ». Elle doit également trouver des soutiens indispensables<sup>8</sup> pour organiser une telle manifestation. Toutefois, le jeu en vaut la chandelle ! Car cela ouvre des perspectives intéressantes pour l'ARORY. En attirant un public de plus en plus nombreux, comme le montrent les dernières affluences, « Maquis 44 » permet à l'ARORY de toucher un public dont une bonne par-

**Les organisateurs de « Maquis 44 » refusent de « jouer à la guerre » et leur exigence est de proposer des animations sobres et mesurées n'évoquant que des personnages et événements historiques ayant existé.**

tie lui était inconnue. Un public qui semble intéressé par l'approche historique proposée, vivante et moins désincarnée, certains diront « ludique<sup>9</sup> ». Toutefois, il ne faut pas se méprendre sur la démarche adoptée : les organisateurs de « Maquis 44 » refusent de « jouer à la guerre » et leur exigence est de proposer des animations sobres et mesurées n'évoquant que des personnages et événements historiques ayant existé.

Par conséquent, aussi longtemps que « Maquis 44 » aura la chance de compter des soutiens, aussi longtemps que la motivation sera présente, l'aventure pourra continuer, d'autant plus que les chemins de la Résistance, existants ou en projet<sup>10</sup>, n'ont pas été encore tous exploités ! ■

### Notes

(1). Pour en savoir plus sur ces chemins, consulter le site [www.arory.com](http://www.arory.com), page « chemins de la Résistance »

(2). Les comédiens Ludovic Féménias et Sylvain Luquin, ainsi que Jean-Pascal Viault, directeur de l'Yonne en Scène, ont assuré la mise en scène des animations. Ont également participé aux animations : Pauline Luquin, Elisabeth Roblin, Ludovic Riou, Jean-Marie Saget, Orso Robaglia et Gérard Catani, sans oublier l'ensemble des figurants et autres bénévoles, que nous remercions.

(3). Association Les Rosalies spécialisée dans la reconstitution historique [2<sup>e</sup> Guerre mondiale] : Baptiste Guyenot, Adrien Levêque, Corentin Centre, Bastien Chevot, Stéphane Toelen, Christophe Veillet.

(4). Extraits du poème *Les Lilas et les Roses*. L'ensemble des textes, témoignages et dialogues compris sont consultables sur le site [arory.com](http://arory.com).

(5). Tous les dialogues de « Maquis 44 » ont été écrits par Thierry Roblin.

(6). Les véhicules d'époque appartiennent à Raymond Lavau, Yves Mion, Philippe Rollin et Guy Méry.

(7). Sur ce point, l'Yonne en Scène est un partenaire très précieux, tout comme l'agence Yonne Tourisme qui a géré les réservations, alors que Radio France Bleu Auxerre s'est chargée de la promotion. Pour coordonner l'ensemble, un comité de pilotage a été créé, composé de William Lemaire, Bernard Fauvernier, Gérard Lauzeray et Thierry Roblin.

(8). La 2<sup>e</sup> édition de « Maquis 44 » a pu compter sur l'aide de nombreux soutiens publics et privés : le Ministère de la Défense (« Maquis 44 » bénéficiant de l'homologation « Action commémorant le 70<sup>e</sup> anniversaire de la Libération »), la Communauté de Communes de l'Aillantais, l'Office de tourisme d'Aillant-sur-Tholon, l'ONAC et les entreprises aillantaises TPMS, Elite Création, Agencinox, Ets Paret.

(9). Tous ces points seront abordés le 6 décembre à Chassy après la projection du film réalisé par Frédéric Joffre, auteur également de la mise en page du bulletin Maquis 44.

(10). Trois chemins de la Résistance sont en projet dans le Jovinien, dans le secteur de Chamvres. À noter que le 23 août dernier, une randonnée urbaine menant sur les traces de la Résistance, organisée par l'Office de tourisme de Joigny et animée par des membres de « Maquis 44 », a attiré plus de 200 personnes.

# MAQUIS44

Dans le cadre des Chemins de  
**LA RÉSISTANCE**  
**40-44**

Entrez dans l'histoire, sur les pas des résistants,  
au cœur de l'épopée des maquis de l'Yonne...

Pour la commémoration des 70 ans de la Libération,  
MAQUIS44 vous propose une grande randonnée en nocturne  
avec final surprenant !

# MAQUIS44

## UNE RANDONNÉE DANS L'HISTOIRE

Proposée par **L'ARORY** en partenariat avec **L'Yonne en Scène** sur une idée originale de **THIERRY ROBLIN**

/ Conseillers artistiques : **LUDOVIC FÉMÉNIAS & SYLVAIN LUQUIN** /

/ Conseiller historique : **THIERRY ROBLIN** /

/ Avec l'aimable participation de **JEAN-PASCAL VIAULT** /

/ Figuration, armement, uniformes : **LES ROSALIES DE BOURGOGNE** /

**AUSWEIS  
OBLIGATOIRE!**



**vendredi 13, samedi 14 JUN 2014**

/ à partir de 20 heures /

Durée estimée de la randonnée [animations comprises] : 2 heures 30. Fin prévue vers 23h.

• **RANDONNÉE DE 6 KM DANS L'AILLANTAIS\*** /

/ **Entrée libre / Réservation obligatoire\*\*** /

Yonne Réservation – 1-2, quai de la République – 89000 AUXERRE – Tél. : 03 86 72

e-mail : reservation@tourisme-yonne.com

\* **RANDONNÉE accompagnée et commentée.** La randonnée emprunte des chemins à travers champs et sous-bois, prière de s'équiper en conséquence, notamment d'une lampe de poche.

\*\* **En raison du nombre de places limitées de chaque représentation, il est conseillé de réserver rapidement.** Les organisateurs se réservent le droit de limiter la participation à la randonnée pour des raisons de sécurité afin d'assurer le confort d'écoute nécessaire aux animations.

• Vendredi 13, samedi 14 juin 2014 / voir : 1 voir

## MAQUIS44

### UNE RANDONNÉE DANS L'HISTOIRE SUR LES PAS DES RÉSISTANTS... / numéro 02 (HORS SÉRIE)

organisé par L'ARORY et L'Yonne en scène

**Éditorial**  
Devoir de mémoire

**Éditorial**  
70<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION  
Été 44, l'Yonne est libérée

**D**ans l'Yonne, comme dans toute la France, le centenaire de la Libération est une date majeure. Elle rappelle les sacrifices et les souffrances de ceux qui ont lutté pour la liberté de notre pays. Elle nous rappelle aussi les valeurs de résistance et de courage qui ont permis de vaincre le régime de Vichy et l'occupant allemand. C'est pourquoi nous avons organisé cette randonnée nocturne à travers l'Aillantais, un territoire qui a été le théâtre de combats et de souffrances. Cette randonnée est une occasion de revivre ces moments historiques et de rendre hommage à ceux qui ont donné leur vie pour la liberté de notre pays.

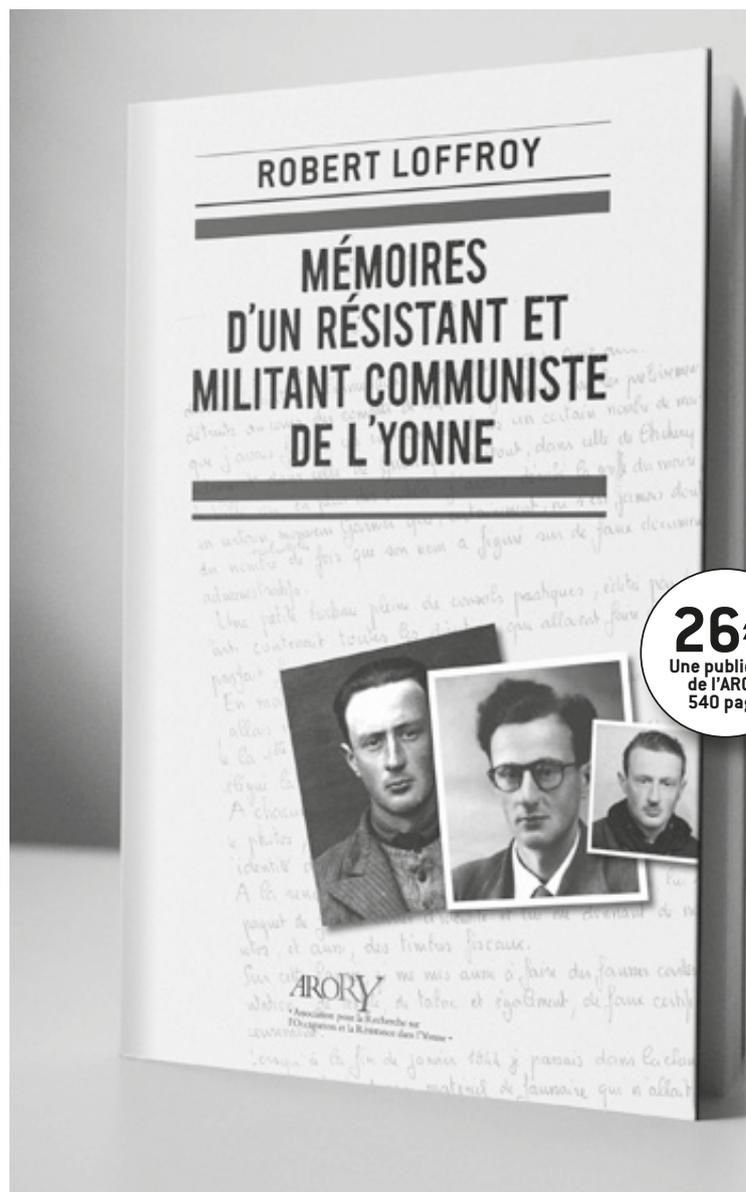
**70<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION  
Été 44, l'Yonne est libérée**

Le 8 mai 1945, comme dans toute la France, le centenaire de la Libération est une date majeure. Elle rappelle les sacrifices et les souffrances de ceux qui ont lutté pour la liberté de notre pays. Elle nous rappelle aussi les valeurs de résistance et de courage qui ont permis de vaincre le régime de Vichy et l'occupant allemand. C'est pourquoi nous avons organisé cette randonnée nocturne à travers l'Aillantais, un territoire qui a été le théâtre de combats et de souffrances. Cette randonnée est une occasion de revivre ces moments historiques et de rendre hommage à ceux qui ont donné leur vie pour la liberté de notre pays.



L'affiche officielle de la deuxième édition et le bulletin distribué aux randonneurs au départ du parcours.

publicité



26€

Une publication  
de l'ARORY  
540 pages

+4€  
de frais de port

**A paraître en novembre :**

## **LES MÉMOIRES DE ROBERT LOFFROY, RÉSISTANT ET MILITANT COMMUNISTE DE L'YONNE**

**Le témoignage  
exceptionnel d'un  
acteur déterminant de la  
Résistance dans l'Yonne**

540 pages, archives photos hors texte,  
notes détaillées et index...

*Vous pouvez commander l'ouvrage auprès de l'Arory :  
15 bis, rue de la Tour d'Auvergne - 89000 Auxerre.  
Ou, pour économiser les frais d'envoi, vous pouvez vous  
procurer le livre au centre de documentation de l'ARORY à  
la même adresse, uniquement le mardi et le jeudi matin de  
9h30 à 12h, à partir du 4 novembre 2014.*

Adresse mail : [arory.doc@wanadoo.fr](mailto:arory.doc@wanadoo.fr)



12€

Une publication  
de l'ARORY  
120 pages

+2€  
de frais de port

**Toujours disponible dans la collection Actes des Colloques**

## **L'entrevue Pétain-Goering en gare de Saint-Florentin- Vergigny le 1<sup>er</sup> décembre 1941**

**Le point historique sur un événement méconnu  
de la collaboration survenu dans l'Yonne sous  
l'occupation**

*Vous pouvez commander l'ouvrage auprès de  
l'Arory : 15 bis, rue de la Tour d'Auvergne - 89000  
Auxerre, ou sur notre site [www.arory.com](http://www.arory.com),  
rubrique "Commander les actes".*

Adresse mail : [arory.doc@wanadoo.fr](mailto:arory.doc@wanadoo.fr)